PRIX : 1000 FCFA

Trimestriel

KA ARANG

Organe d'information du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

N° 042 ISSN 1431 - 5823 Avril 2011

Les Tpuri ont démissionné de leur région page 3

Le pays tpuri a-t-il des frontières ? page 6

Etre Tpuri et vivre à Douala page 25

Le Tpuri de la diaspora : *bili-biliseur*, *voleur d'homme* et *de sexe* page 29

Moi, Maïdayang Pauline, fille tpuri, j'ai grandi hors du pays tpuri page 37

Sommaire

☞ **Editorial** 3

Les Tpuri ont démissionné de leurs régions par Kolyang Dina Taïwé

☞ **Essence de la culture tpuri** 4

Fuyant pays tpuri aux frontières évanescentes…. par Kolyang Dina Taïwé

☞ **Pour que vive Ka'arang** 5

Attends la voix du pays/ Gorge gẽẽge sir no Kolyang Dina Taïwé

☞ **Au Cœur du débat** **6 – 28**

Le pays tpuri : Des mensonges aux couleurs historiques 6 – 24

Comment vivent-ils ici à Douala, nos frères qui ont quitté le village ? Phil Peldjao et Môô Raïwé Temga 25 - 27

Déportation des Tpuri vers les régions du nord, du centre et du sud : le temps des regrets ? par Bello-Pierre 27-28

☞ **Techniques et Technologies** **29--36**

Le Tpuri de la diaspora est-il vraiment *bili-biliseur*, *voleur d'homme* et *de sexe* ? par Jean Paul BALGA 29-32

La diaspora tpuri au Sud-Cameroun au XXème siècle par Agoni Christophe 32- 36

☞ **Tumne Mairabne**

J'ai grandi hors du pays tpuri **par** Maidayang Pauline 37-38

tupuri.org : Un appel... 28

Impressum

Ka'arang ISSN 1431 - 5823 **04.2011**

Paraît régulièrement à Maroua. Les articles nommément désignés ne rendent pas l'opinion de la rédaction. Nous ne sommes pas responsables des manuscrits non requis. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Responsable de la rédaction

Kolyang, CDE-SAARE B.P. 183 Maroua

Ka'arang : Editions et Média : B.P. 183 MAROUA

Danwa Marie Pascale, Association culturelle Naakosenda Tel : 99 44 44 77

Djarmaila Grégoire, SOPECAM Maroua Tel: 75 29 02 80/95 18 49 36

Page Web: http://www.cde-saare.

Promotion et abonnements: KOLYANG, DANWA

Ont collaboré à ce numéro:, Kolyang Dina Taïwé, Bello-Pierre Ngoussandou, Balga Jean, Maidayang Pauline, Agoni Christophe

Ka'arang

Organe de liaison du Cercle de Réflexion sur la Culture tpuri

N° 042 **ISSN 1431 - 5823** **Avril 2011**

Editorial : Démission pour une région

Il est des choses où plus personne ne doute de l'abandon collectif, car il est difficile de réaliser que des êtres humains puissent réfléchir, concevoir et véritablement conduire certaines actions, si ce n'est la schizophrénie humaine.

Notre région, le pays tpuri « originel » est aujourd'hui un vaste cimetière. Des étendues immenses où la fine poussière, les *furri* et les *bãy-bãy* poussent, signe d'une pauvreté avancée du sol. Il suffit de traverser Golon-ɗere pour arriver à Tchatibali ou Goua, c'est à peine si le pays peut encore nourrir ses habitants. Et nous le connaissons chaque année : des famines récurrentes, la pauvreté criarde, l'oubli collectif si ce n'est pendant la période des votes où les politiciens viennent solliciter les voix des humbles citoyens.

La solution à sembler jusqu'ici être la fuite. En effet qui n'a pas un parent entre le triangle Ngaoundéré, Toubouro et Garoua ? Que ce soient Kongrong, Toubouro, Rey-Bouba, Tcholliré, les Tpuri s'apparentent à un Israel dispersé qui cherche un terrain pour s'installer.

Nous avons quitté le pays pour exiguïté, nous avons quitté le pays pour sa pauvreté du sol. Nous avons migré pour des terres plus fertiles. Nous fuyons la vue de la désolation, de la mort, du suicide collectif.

Et parfois nous rentrons avec un boubou neuf, une chemise et racontons notre exploit, les pluies abondantes, les peuples sauvages, la terre fertile. Nous racontons notre nouveau paradis. Cependant, nous oublions les mille interrogations que nous portons en nous.

La fuite est-elle la solution ? Qui ira réparer le chez-nous ? En fuyant, nous emportons, avec nous, les empreintes d'un passé toujours omniprésent, celui-là qui nous rappelle que la fuite n'a jamais servi de solution. Si tant est vrai que le nouveau pays s'appelle Lagdo, Ngong, Toubouro, Kongrong, etc., il est aussi vrai que ces localités ne sont pour nous que des rappels incessants de notre incapacité de développer notre propre région, de juguler des maux qui parfois ont une solution toute proche et à notre portée.

Le désert est domptable. Le désert a été dompté. La Libye, Israël nous ont montré leur ingéniosité dans ce domaine. Les pluies ont été domptées. L'Amérique Latine avec ses barrages de nuages l'a démontré. La planification des ressources est possible. D'autres pays l'ont fait avec nous. Alors que manque-t-il ? Les hommes ? Effectivement ! Mais des hommes, il y a cependant. Mais si à chaque fois, il faut se disperser, la masse critique où la force d'innovation, de développement apparaît ne sera jamais atteinte. Car en partant de chez nous, nous réduisons la masse critique. En allant chez les autres, nous ne formons pas une masse homogène, à la compacité critique pour créer une synergie développementaliste.

Il nous faut nous poser la question de la démission collective, de la fuite devant nos responsabilités, de la perte de la force d'action, de la force de projection du futur.

Il nous faut nous interroger sur l'avenir d'une région où les grillons et quelques nostalgiques arrivent encore à faire vivre l'originalité culturelle cachée dans les veillées de Waiwa, les danses de Gourna, les sacrifices de Feo Kage. La migration continue des Tpuri, ce peuple du Bec de Canard, constitue-t-il une continuation de sa marche perpétuelle l'éloignant du *ɓaŋ-liŋ*. Il faut bien y trouver une solution, car la démission et la fuite ne sont jamais que des solutions aléatoires. Notre histoire en dépend et aussi notre survie

Kolyang Dina Taïwé

Essence de la culture tpuri

Fuyant pays tpuri aux frontières évanescentes

Kolyang Dina Taïwé

Il existe peu de choses qui soient si chères à l'homme comme sa terre, sa patrie, son village. « Partir ! Mon cœur bruissait de générosités emphatiques. Partir ! J'arriverai lisse et jeune dans ce pays mien (…) dont le limon est la composition de ma chair … » disait Aimé Césaire dans ce Cahier hermétique qui n'a de profondeur que l'attachement d'un cœur à une terre, le limon qui fait la chair et la sève qui constitue le sang des veines. De la naissance à la mort, du cordon ombilical au cercueil, la terre moite ou rouge, sablonneuse ou argileuse, …, est une glu de l'âme d'un peuple à sa source nourricière. Cette liaison est parfois si forte qu'elle est souvent confondue à la vie même du peuple.

Dans ce sens, le pays tpuri est d'abord *une référence culturelle* avant d'être une région, un habitat pour des hommes. Habiter signifie créer une connivence avec l'environnement, lui parler, lui confier ses rêves et ses peines, ses maux et ses pleurs, ses joies et ses fantasmes de bonheur. Le pays c'est la réponse aux peines des hommes et des temps, c'est l'interrogation des hommes à la vie, aux êtres et aux choses, c'est l'éternel questionnement d'un recommencement sempiternel, car le pays ne s'use jamais, il se recrée avec les générations qui le traversent, le transforment et qu'il traverse et transforme.

Pour les Tpuri, le pays est sûrement ce qu'il appelle **liŋ** en opposition au **koore**, à la brousse. Ne dit-on pas que l'enfant est parti en brousse quand il s'en va étudier, travailler ou en vagabondage à Garoua, Yaoundé ou en Europe ? « Mon enfant est en brousse ! » est un éternel refrain des mères délaissées. Ce qui plus est, les anciens combattants font des sacrifices quand Dieu les a ramenés au **liŋ** après les moults pérégrinations de leur métier. Même s'il a élu domicile à Garoua, l'on dira toujours quand il va en vacances au village : A **nduu liŋ**, « il est rentré à la maison ». Dans cette forte métaphore, le domicile est donc avant tout la zone maîtrisée, celle dont les contours inspirent confiance et confidence.

Concentriques autour du Mont Illi et du Wang Doré, les villages qui constituent le pays tpuri sont donc les lieux de maîtrise. Dans ce contexte, le *pays est avant tout une idée*. Il est aussi un attachement spirituel à une zone définie par les forces non cartésiennes.

Mais au-delà de cette classification transcendantale, le *pays est un consensus social* et non une délimitation physique. Le pays tpuri dans ses confins spirituels est donc une idée acceptée comme un point focal autour duquel se décident les vies spirituelle et artistique du pays tpuri.

Pour que vive Ka'arang

Attends la voix du pays

Au dehors les éléments sont fâchés
les grêlons, la pluie et l'orage s'embrassent
le ciel lentement se moutonne couleur de feu
Et l'obscurité telle une toile d'araignée
s'étale sur la ville aux tôles lassées
Et dans le calme serein
j'attends
j'entends
dans ma mémoire
la voix du pays résonne
Au dehors le ciel moutonné de couleurs brille
Irisé il s'étale, à la source du coeur
Dans le calme de l'irraison s'effrite le savoir
que la vie est une attente différée
Et dans le calme susurrant du vent
j'attends
j'entends
dans mon âme
le zéphyr azuré
la voix du pays s'entend
Au dehors les vagues écumantes
dans le total arbitraire des larmes se fondent
pour diluer les sels concentrés des âmes
pour concevoir la distance féconde des esprits
Et dans le calme félin
j'attends
j'entends
dans la plaine de mon coeur
cette douce voix mielleuse
qui pose ses cordes sur mes oreilles
mon tympan qui réfléchit
l'éternel son
la voix du pays.

Gorge gẽẽge sir no

Wo siigi, fẽẽre tii wo go
Huuli, baa, leege ɗaw woo kẽẽ
Ngel ciŋ kaŋ go koɓ koɓe
Ngel de suŋ kol do bay ne no
Cir ti ɓi leegen go cwe
Nen jam sen no
Ndi de gorge
Sug ɓi de laage
Ti ɗiggi ɓin wo no
Gẽẽge sir ndum
Wo siigi, ngel ciŋ ma koɓ koɓ sage
Do boo biŋni se ler jiili go me
Nen jam, koge re taw go
Tamsir la diŋ gorge
Nen jam leege swe swe
Ndi gore
Ndi laa
Nenterse ɓi
Nen leege swe swe
Gẽẽge sirn le de laage
Wo siigi, bii ma' kangao
Mberbe tay wo nen de gete'
Tan wo manda maa jiili ɓin go
Maa wooge wo se mõõre naa wo
Nen jam sen
Ndi gore
Sug ɓi laa
Ɓil payre ma jiili ɓin wo
Gẽẽge yõõre wo
Sweg wããre me sugi
Ɓi rum sug ɓi
Ma fer gẽẽge sir le me ti

Au cœur du débat

Le pays tpuri : Des mensonges aux couleurs historiques

Textes rassemblés et présentés par Kolyang Dina Taïwé

Il faut d'emblée lever l'équivoque : le pays tpuri est polymorphe, mais son origine n'est ni en Afrique du Sud, ni au Soudan et encore moins au Mexique. S'il est vrai que des migrations diffuses ont jalonné les siècles de déplacements humains et ont consolidé des acquis terriens, s'il est aussi vrai que les mouvements migratoires continuent à s'effectuer devant nous, témoins d'une histoire récente et actuelle, il est aussi une vérité consensuelle à ne point négliger : celle du caractère pluriel du pays, du pays tpuri.

Les origines spéculatives du pays tpuri

Relativement beaucoup de personnes se sont intéressées au pays tpuri, et en ont, chacune à sa manière, défini le pays tpuri comme étant concentré autour des marais tuburi ou des chutes Gauthiot. Nous passons en revue quelques auteurs qui ont parlé du pays tpuri

Hans Dominik : Vom Atlantik zum Tschadsee: Kriegs- und Forschungsfahrten in Kamerun 1906.

Traduction : Kolyang Dina Taïwé

„Personne ne savait ce qui nous attendait là-bas. Les connaissances des Peuls de Binder ne dépassaient point les proches marais tuburi dont les habitants sont présentés comme très nombreux, sauvages et dangereux.

(…)

Les Peuls avec qui je négociais le passage vers l'Est essayaient de me persuader de marcher vers le pays Musgum dont ils me racontèrent des choses incroyables sur la capitale Busch (Pouss). Mais ce qui m'intéressait principalement était de clarifier la liaison fluviale, que l'on pouvait créer à travers les marécages tuburi entre le Mao Kebbi (Benue) et le Logone (Lac Tchad). Les seuls préparatifs de la marche vers l'Est étaient le fait de prendre deux esclaves peuls qui parlaient le tuburi.

Traversant pendant six heures une savane d'épineux (…) nous atteignîmes les premières concessions tpuri. Là où la steppe sablonneuse finit et où commence le sol d'humus, là commencent les premières huttes païennes. Elles sont construites en terre et ont des toits pointus. Aussi la plaine semblait densément peuplée. A notre avancée les gens s'éloignaient tellement de nous que nous ne savions véritablement pas à quel type de personnes nous avions à faire.

Nous continuions lentement la route entre des champs et des concessions, jusqu'au moment où nous sommes tombés sur un fleuve noir, coulant lentement, large d'à peu près 50 m. Avec ses côtes abruptes et droit comme une ligne, il apparaît comme un canal artificiel. Déjà, au bord l'eau est profonde de la taille d'un homme. Nous avons du détacher la pirogue pliable pour pouvoir traverser. Nous étions au Tuburi. Sa rive gauche est couverte d'herbes qui depuis peu semblaient encore sous l'eau. Dans un village plus loin dont les toits nous épiaient au loin, plusieurs personnes se rassemblèrent et des cavaliers allaient ça et là.

De la rive où nous avons traversé, j'envoyai Mahama avec les deux esclaves vers le village. Après quelques temps, ils revinrent avec un homme tuburi, qui fut un esclave à Binder et nous parut un être assez confiant. L'homme tuburi n'avait naturellement encore jamais vu un Blanc et ils nous épiaient très étonné. Nous apprîmes que le chef du village, un certain Soulkandou, se préparerait pour aller en guerre contre ses voisins. Il nous demande si ce sont ses Dieux qui nous envoient pour l'aider, alors il nous recevrait amicalement et nous pourrions partir en guerre avec lui. (…)

Un immense essaim de personnes prirent place le long de l'entrée du village quand nous entrâmes dans la bourgade. Appuyés sur leurs longues lances et les boucliers en bois, ils nous contemplaient avec un intérêt visible. Leur taille et la forme de leur visage me rappellent des gens courageux : des silhouettes musclées, profondément noires avec les dents taillées. Au lieu de la peau de bœuf, ils portent du cuir, quelques-uns ont aussi choisi une peau pour le dos. Beaucoup ont rasé la tête, d'autres portent une touffe au milieu du crâne. Les poignets des pieds et des mains sont ornés par des anneaux. La région doit être très

peuplée, car plusieurs centaines d'hommes étaient rassemblés ici et ils en arrivaient de tous les côtés.
(…)
Les Tuburi étaient coupés de toute culture, ils vivaient dans l'état naturel et n'avait naturellement jamais vu un article européen. Mais comme tous les êtres de la nature, ils étaient violents, arrachaient tout ce qui leur plaisait, et pensaient tout de suite être plus puissants que nous. Ils s'étonnèrent que nous soyions venus du côté de Binder, car des hommes avec fusils ils n'avaient entendus que du côté du Logone où les Kanuri et les arabes combattaient avec les Musgu auxquels appartenaient plusieurs habitants des marais. C'est avec une telle expédition de chasse d'esclaves que Barth est entré dans les pays Musgu. Les théories de la bifurcation du Logone et de la Bénoué reposent sur ces écrits.
Les Tuburi amenèrent tellement de volaille et de mil que même mes porteurs que la situation ne semblait briser eurent des visages illuminés.
(…)
Et les femmes ! Un jour, alors que nous campions à Baru le long du Tuburi, nous aperçûmes les premières. J'étais déjà dans ma tente quand Fischer arriva avec tous les insignes de joie, pour me faire lever. Ce que je vis paya aussi mon effort. Les femmes avaient en lieu et place de la bouche un bec. Je ne crus pas mes yeux et pensai que c'était une vision. Dans mes études scientifiques au Lycée de Schwedt j'avais appris avec intérêt l'existence de l'animal à bec, mais d'une «femme à bec » je n'avais jamais entendu parler.
(…)
Quand on observe de près une telle femme à bec, alors l'on peut se faire une idée de la beauté classique de son visage quand on sait comment ce bec est né. Dans les bouches trouées des filles l'on introduit un petit morceau de bois qui devient de plus en plus gros. Ainsi le trou des lèvres devient de plus en plus grand de manière que, chez les plus belles, la calebasse d'une taille d'un taler (monnaie) peut y entrer. Quand les tessons de calebasses y sont insérés, alors la bouche devient un bec et donne l'impression décrite ci-dessus pour celui qui ne partage pas le goût tuburi. Il est beau à voir quand les tessons ou les bois sont enlevés, alors les bouts des lèvres tombent comme des morceaux de peau, et j'ai vu des lèvres affaissées jusqu'au niveau du menton. Bon, rien de mauvais, sous d'autres cieux, il y a d'autres coutumes : de gestibus non est disputandum.
La population dans la vallée tuburi est extrêmement dense. Des essaims noirs d'humains curieux nous suivent pendant des jours.

Feckoua Laoukissam Laurent : Les hommes et leurs activités en pays tupuri du Tchad 1977.

De toutes les Sous-Préfectures du Mayo-Kebbi, Fianga est non seulement la plus petite mais aussi la plus peuplée. Cette occupation humaine est liée d'une part à la présence de l'eau et d'autre part à la nature des sols. Mais l'originalité de la région reste incontestablement son paysage vallonné avec sa végétation qui s'appauvrit devant la pression démographique.

1) Un milieu dominé par des pictions rocheux.
Comme nous venons de le dire, l'une des beautés et des originalités de la région est sans doute son paysage vallonné contrastant fort étrangement avec la monotonie du paysage de la cuvette tchadienne pour un voyageur en provenance de N'DJAMENA via BONGOR. La côte moyenne se situe à 320 mètres.
Ce paysage est dominé par l'émergence du socle cristallin enseveli par l'accumulation des sédiments de la cuvette tchadienne. C'est un massif granitique que les publications sur la région désignent par les "Monts Daoua" terme qui ne correspond à aucune réalité locale d'autant plus que le village dont il porte le nom se situe à 15 km à l'Ouest. La population appelle le point culminant par la montagne de "Doré" du nom du village où réside leur "Pape".
Le système montagneux, s'étend du Nord au Sud sur environ 15 km de long sur une largeur de 5 à 6 kilomètres. Il se scinde en trois fractions de collines hérissées de blocs granitiques lourds, noirs, gris ou roses entre lesquels s'accroche une végétation rabougrie; les collines de Fianga, de Toumroum et de Doré, celle-ci étant prolongée par les Monts de Mbili et de Gabra. Le point culminant est atteint par la colline de Doré avec environ 600 m d'altitude.
L'ensemble se raccorde à l'Ouest aux reliefs plus accentués du Nord-Cameroun par la chaine de collines plus ou moins marquées, de hauteurs démantelées, ancienne ligne de partage des eaux supprimées par l'avancée vers l'Est du Mayo-Kebbi et de ses affluents.

2) Les formations géologiques.

D'un point de vue géologique le pays présente trois groupes de formations: des formations métamorphiques précambriennes, en grande partie atteinte par la granitisation, des formations tertiaires assimilées au Continental Terminal et étendues jusqu'a la frontière avec le Cameroun et enfin des alluvions récentes.

Les granites taillés et utilisés par la population comme meules à grains sont répandus en bas des collines. Mais ils se retrouvent également beaucoup plus loin, au Nord et à l'Ouest de Mbourao; ce sont des granites à feldspaths calcoalcalins et des granodiorites quartzitiques constituant les chutes Gauthiot.

3) Un milieu largement occupé par l'eau

L'exigüité de l'espace habitable et cultivable accentuée par la présence des reliefs résiduels nombreux est encore renforcée par l'étendue occupée par l'eau.

Le réseau hydrographique comprend outre les fleuves Mayo-Kebbi et la Kabia, des lacs et des nombreux mayos à écoulement temporaire.

La caractéristique du système hydrographique, c'est qu'il n'y a pas de rivières à lit marqué mais des dépressions largement ouvertes inondées en saison des pluies puis se desséchant en laissant des alignements de mares, vite taries elles aussi. L'inondation progresse plus ou moins selon les années et va rejoindre l'eau de crue du Lac de Fianga, seule eau libre permanente de tout le pays. En saison de pluies, le pays [tpuri] devient une région aux horizons mouillés, le sol est gorgé d'eau dans les plaines, le moindre creux devient flaque, l'eau est partout car l'écoulement, malgré le sol relativement perméable, est des plus faibles. Dans les grandes dépressions l'eau semble immobile mais elle s'écoule lentement en direction du lac. Dès la fin des pluies, l'eau disparaît rapidement et ce qui fut un pseudo-cours d'eau de 50 m de large et plus d'un mètre de profondeur ne montre plus qu'un sol argileux où le paysan se hâte de repiquer son mil.

Le Mayo-Kebbi, émissaire des lacs de la dépression [tpuri] (Fianga, Tikem, N'gara), tributaire de la Bénoué dans laquelle il se jette appartient plus au bassin du Niger qu'à celui du Logone. Le réseau hydrographique de la Kabia et des Toubouri constitue un système absolument autonome vis-à-vis du Logone jusqu'à l'arrivée des eaux de déversement d'Eré et de Dana.

Cependant une grande partie de ses eaux proviennent de celles des déversements du Logone lorsque la côte de ce dernier dépasse une valeur limite. Ces déversements se font dans la région du coude d'Eré région de capture évoquée par le Général TILHO ou par le seuil de Dana. Les eaux sont ensuite recueillies par la Loka et la Kabia et rejoignent alors les lacs [tpuri]. A partir de cet instant, le lac de Fianga dont la communication avec le lac de Tikem est interrompue en saison sèche par l'exondation du seuil de Molfoudaye-Fianga, joue à nouveau le rôle d'affluent du système Kabia-Mayo-Kebbi lorsque l'apport du ruissellement assure la remontée de son niveau et le remet en communication avec le lac de Tikem.

Quand le niveau des lacs est suffisant, elles s'échappent vers les Chutes Gauthiot et le Mayo-Kebbi par le seuil M'bourao.

Ces déversements, très variables d'une année à l'autre, sont fonction de l'importance de la crue. La valeur moyenne serait de l'ordre de 300 millions de m^3.

La pente est, de façon générale, également variable. Entre Tikem et M'bourao, la pente du Mayo-Kebbi est faible: 3 cm/km. Après M'bourao, le Mayo-Kebbi s'écoule sur le socle précambrien et sa pente s'accentue: 60 cm/km d'abord, puis dans la zone des rapides, 35 cm/km. La plupart de ses affluents issus du socle ont eux aussi des pentes fortes. Après les chutes, la pente du Mayo-Kebbi reste élevée: 70 cm/km.

Les chutes du Mayo-Kebbi à l'Ouest de notre domaine d'étude, sont attribuées à l'action d'une forte érosion régressive, buttant sur des granites calco-alcalins et des microgranites plus résistants que les autres formations du socle traversées en aval.

Toute la région comprenant Eré et la dépression [tpuri] a été appelée "la dépression de capture" par le Général TILHO qui voyait dans ce secteur l'éventuelle capture du Logone par la Bénoué en se fondant sur des mesures de pente descendante de la rive gauche du Logone vers les lacs et marais [tpuri] d'une part, et sur des mesures de la pente descendante du Logone vers le Tchad en aval du coude d'Eré d'autre part. Mais cette inquiétude selon les études postérieures de Monsieur Jean Cabot notamment "Les lits du Logone" peut être actuellement écartés. Il n'est donc pas nécessaire de s'attarder sur cette question ayant fait l'objet de nombreux travaux.

L'alimentation de la dépression [tpuri] se fait par trois bassins versants auxquels s'ajoutent les déversements du Logone. On peut distinguer:

--Le bassin versant du Nord-Fianga,

--Le bassin versant à l'Est de Fianga jusqu'au Gounou-Gaya,

--Enfin le 3è au Sud de Tikem.

C'est donc contre ce milieu largement occupé par l'eau que l'homme doit lutter pour assurer sa subsistance. Mais cette lutte se fait au détriment du couvert végétal.

4) La végétation et les actions anthropiques

Deux domaines peuvent être distingués: La végétation des zones inondées et celle des zones exondées. Dans ce derniers cas une place sera réservée à la constitution de la végétation-parc.

Les actions anthropiques termineront ce chapitre.

a- La végétation des zones inondées

Comme nous l'avons dit, l'organisation du pays [tpuri] est commandée par l'eau qui couvre pratiquement le quart de sa superficie. La végétation de cette zone inondée est largement dominée par les espèces herbacées surmontées ça et là par quelques espèces ligneuses.

Trois secteurs peuvent être envisagés: la prairie inondée des lacs et des cours d'eau, la savane inondable et la transition entre les dépressions et les zones exondées.

La prairie inondée du lac est composée d'un peuplement de Hon pain et de djam entièrement consommé par les animaux au fur et à mesure du retrait des eaux. dans certains secteurs le djam fait défaut: il est remplacé par le Hangrao, dépourvu de toute valeur fourragère. Sur les sols moins argileux pousse le Kibéré.

A ce tableau s'ajoute le Ksour se développant dans les sols argileux envahissant généralement le lit des eaux où pousse également le nénuphar (Nakré). La caractéristique essentielle de cette zone est l'absence totale d'espèces ligneuses.

La savane inondable.

Le peuplement herbacé est constitué surtout par des graminées pérennes. Mais déjà apparaît un peuplement arbustif moins dense que sur les sols sableux exondés.

La strate herbacée est composée de la série d'Andropogons: Mongorkaki, ganebao, Tramki, de Tchaki. La strate arbustive comporte essentiellement le Bouri.

La savane de transition

Le passage se fait progressivement avec l'enrichissement progressif du sol en sable et la diminution de l'importance de l'inondation. Le fond du tapis herbacé est constitué par l'Andropogon pseudapricus auquel se mêlent d'autres espèces.

b) La végétation des zones exondées

Il s'agit d'une savane arbustivement très dense et riche en espèces laissant bien souvent peu de place pour la végétation herbacée clairsemée, composée en grande partie d'annuelles.

Dans la strate ligneuse supérieure on peut citer le Souari, le Banré, le Séo, le Mbaka, le Waa, le Hobé, le Réon, le Waidar, le Déré, le Morgaï...

La strate arbustive renferme le Pangré, le Four, le Holom-Holom et le Bouri.

Quant à la strate herbacée, elle se compose de Hele représentant la strate herbacée la plus haute de l'Adropogon pseudapricus la strate la moins haute.

c) L'environnement arboré des villages.

Le [Tpuri], pour des usages multiples entretient des forêts-fétiches et certaines espèces d'arbres.

Les forêts-fétiches

Il en existe une dans chaque village. C'est un petit parc renfermant en nombre limité quelques espèces ligneuses et herbacées. Le chef de terre habite tout à côté et lui fait des sacrifices rituels chaque année ou chaque fois que le besoin se fait sentir: raison de maladie, mauvais songe annonçant un mauvais présage... Bref, c'est le temple Sylvestre du village reconnu sous le nom de "Djak sir" c'est-à-dire "l'entrée du village", "la bouche du village".

La composition floristique de cette forêt est extrêmement variable d'un village à un autre compte tenu de chaque position topographique. (…) Il s'agit d'une mini-forêt primaire n'ayant jamais fait l'objet de défrichement. Seules les animaux modifient sa composition en y venant paître et s'abriter contre la chaleur en saison sèche.

Mais en dehors de ces forêts-fétiches, se développent d'autres espèces donnant l'allure d'une végétation végétation-parc: il s'agit d'une part de l'acacia albida et d'autre part du caïlcédrat, du kapokier et du rônier.

Le parc construit

Dans l'environnement arboré des villages, l'acacia albida (Kad ou Faidherbia albida) tient une place capitale. Point n'est besoin d'insister sur l'importance et les vertus de cet arbre auquel Monsieur Paul PELISSIER a consacré des études remarquables et plus que fouillées dans son ouvrage sur "les paysans du Sénégal". Arbre au tronc noueux et à cycle végétatif inversé, "compagne des civilisations agro-pastorales...

l'acacia albida est absent de la végétation sauvage...". Trois conditions sont évoquées par l'auteur concernant la reproduction et la généralisation de cet arbre. "La condition première de la création, de l'entretien et de la diffusion d'un parc d'acacia albida réside dans la présence d'un troupeau, précisément d'un troupeau bovin. Ce sont les bêtes, friandes des gousses de l'arbre dont elles se nourrissent en fin de saison sèche, qui répandent ses graines". Cela est d'autant plus vrai que le [Tpuri] dont l'environnement villageois est gagné par cet arbre n'a jamais procédé à sa semence.

"La seconde condition de la naissance d'un peuplement arboré d'acacia albida est que les cultivateurs, informés de l'interêt de leur présence et des conditions de leur développement, veuillent les protéger et sachent favoriser leur croissance". "Enfin, l'âge et surtout la pureté et l'hogenéité du parc sont des indices significatifs de l'ancienneté de l'occupation du sol". C'est dire que la présence du parc d'Acacia albida est "liée à des populatiopns paysannes disposant du bétail et voulant assurer leur sédentarité et garantir la perenité de leurs terroirs en substituant un paysage construit et aménagé à la végétation désordonnée et hétérogène des jachères spontanées".

Toutes ces raisons font que, depuis une quinzaine d'années l'entretien de l'acacia prend une importance particulière. Cet arbre est connu sous le nom local de "Tchour".

Mais le seul inconvénient pour les cultures réside ici dans le fait que cet arbre en saison des pluies quoi qu'ayant perdu ses feuilles constitue un nid pour les queléa-queléa, oiseaux mange-mil. En effet les cultures pratiquées sous ces arbres mûrissent plus rapidement que sur les autres sols car comme le rapporte M.P PELISSIER, il a été mis en lumière au centre de Bambay (Sénégal) "le relèvement global de la fertilité du sol provoqué par la présence des sas et ses repercussions remarquables sur les nutritions des céréales comme sur le rendement et le qualité de leurs grains". Ceux-ci sont aussitôt attaqués et détruits par les oiseaux.

Le second parc important est celui du Kaya Senegalensis (Caïlcédrat=Bagé) constituant l'élément dominant du couvert végétal de l'environnement des villages compris entre Lallé et Nimbakry c'est-à-dire l'Est du canton Youé et l'Ouest de celui de Fianga et englobant les villages de Lallé, Bilambalé, Mindaoré, Daoua, Séré, Loudé et Nimbakry. Outre le fait qu'il donne un bel ombrage cet arbre permet l'extraction, d'une huile noire à partir des gousses constituant un excellent pharmaceutique qui guérit efficacement contre la constipation.

Enfin, le troisième parc construit est l'oeuvre de la colonisation allemande qui, très tôt s'est interessée à planter le kapokier ou Bombax costatum le long de la grande artère de la ville de Fianga, relayé au niveau de Cotontchad à l'Est de la ville par le rônier-doum ("goomo").

Ce tableau doit être completé par quelques témoins se mêlant aux peuplements d'acacia albida et de kaya senegalensis. Il s'agit surtout d'arbres fruitiers comme le Tamarindus indica, le Hon, le Kanré, l'hyphaene Thebaïca et le jujubier ou le Ziziphus mauritiaca dont la densité varie d'un village à l'autre.

d) Les effets de l'action anthropique.

L'homme a imprimé son empreinte à la nature de trois façons: par les défrichements pour l'implantation des champs de culture, par les feux de brousse et par la surcharge pastorale.

L'implantation des nouvelles surfaces de culture, comme nous y reviendrons nécessite des défrichements c'est-à-dire l'abattage des arbres ne laissant subsister que les plus gros que les feux de brousse consomment mettant à nu d'immenses surfaces parsemées de troncs calcinés. Ces feux font partie des techniques culturales. Mais la forme redoutée et redoutable est celle des grands feux de brousse obéissant à des pratiques rituelles déclanchées par le "Ouang-Koulou" à partir de mars par la fête du Méné. Tour à tour sont brûlees les domaines de Tchokraï, de M'bouloum et de Pargui, trois domaines fronciers attachés aux fonctions sacerdotales du "Pape" [tpuri]. A partir d'Avril ce sont de vastes surfaces nues que balaient les vents de poussière annonçant les premières tornades. Malheureusement aucune mesure n'est susceptible d'être retenue pour enrayer ce mal qui contribue à faire progresser la désertification. Aussi longtemps que n'auraient pas été mises au point d'autres techniques de production, les feux de brousse continueront d'être alimentés ainsi que le ramassage du bois de chauffage, l'unique moyen utilisé par les ménagères pour la cuisson des aliments.

La surcharge pastorale constitue un autre danger pour la dégradation de ce pays d'élevage où l'espace vital devient une réalité. Si les feux de brousse nuisent à la végétation, ils constituent en revanche la meilleure formule pour disposer d'un pâturage frais pour les animaux. En effet les jeunes pousses permettent d'entretenir outre le troupeau [tpuri] proprement dit,

mais aussi les bœuf peul qui viennent paître dans la région.

Le peuple [tpuri]

Ne disposant d'aucun document écrit sur l'histoire précoloniale du pays [tpuri], seule la tradition orale constituera la source essentielle de notre inspiration. Les faits historiques sont perçus à travers les mœurs et pratiques coutumières. C'est pourquoi il nous a semblé essentiel d'insister sur l'origine et les prérogatives du chef spirituel supérieur [tpuri] qui, à lui seul, résume l'essentiel de ce qu'on sait plus ou moins du passé. Mais auparavant nous aborderons d'abord et assez rapidement l'histoire précoloniale vécue au niveau des faits tels que les guerres dont on n'en connaît que fort peu de choses pour insister sur les chefferies -- traditionnelles et coloniales -- et leur évolution dans le contexte social actuel.

(...)

Aperçu historique du peuplement et de la période précoloniale

Le pays tpuri est bloqué par les Massa et les Foulbé au Nord et au Nord-Est, les Moundang à l'Ouest et au Sud. Cette situation fait de la région un creuset de peuples. A la question de savoir d'où viennent les Tpuri? Quel peuple ont-il refoulé? Il est difficile d'avoir une réponse précise. Ce qui est peut-être sûr ce que le pays aurait été occupé avant eux de façon peu dense par des peuplades aujourd'hui peu connues. En ce qui concerne l'origine exacte des Tpuri, personne ne le sait. Les Tpuri eux-mêmes affirment simplement provenir de Doré, au pied de la Montagne d'Illi, le seul relief notable de la région. Sans plus. Mais avant d'être à Doré? d'aucuns, comme J. GUILLARD, font remarquer qu'ils viennent du Sud, comme plusieurs populations voisines Mousseye, Moundang, à la difference de leurs voisins Massa.venus de l'Est. Si on se refère à la structure lingustique du parler tpuri et du parler Moundang, cette thèse constitue effectivement un argument dans la mesure où plus de 50% de mots tpuri ont une consonance Moundang. Ces peuples ont-ils eu un ancêtre commun? En poussant l'investigation linguistique beaucoup plus au Sud, on s'aperçoit que les termes Zoulou et tpuri désignant le "chef supérieur" présentent des similitudes remarquables: "Wang-Kulu" chez les Tpuri et "Unkulun Kulu" chez les Zoulou. S'agit-il là d'un fait historique ou d'une simple coïncidence lexicale?

Les Mboum vivant au Sud du Tchad et du Nord Cameroun ont de nombreux liens linguistiques avec les Tpuri. Serait-il exagéré de penser que les Tpuri ont dû emprunter un itinéraire qui les a conduits de l'Afrique du Sud à leur zone d'occupation actuelle en passant par le pays Mboum? Du reste nombre de vieux Mboum affirment avec un degré de parenté certaine avec les Moundang et les Tpuri. Quoiqu'il en soit, le mouvement des Tpuri vers le Nord se poursuivait encore, bien que lentement, jusqu'à une date récente. En ce qui concerne aujourd'hui la zone tpuri du Tchad, ce mouvement a changé de direction pour s'orienter vers le no man's land du Sud-Ouest où cinq villages pionniers viennent d'être créés.

En matière de fait militaires, très peu de renseignements également même si on sait que la coexistence avec tous ces peuples entourant le pays tpuri n'a pas toujours été pacifique, singulièrement vers la partie septentrionale d'où les Foulbé, sous l'impulsion de Othman Dan Fodio, entreprirent une conquête de la région en brandissant l'étandard du Prophète. Ils ne rencontrèrent pratiquement aucune résistance et sous le commandement de Koïranga, le fils d'ABDOUL AKI, chef des Foulbé, s'enfoncèrent jusqu'au coeur du pays tpuri vers 1830 pour soumettre ces populations païennes qui constituaient pour eux non seulement des réserves de terre, mais aussi des esclaves. Ils étaient aidés dans leur avancée d'une part par la configuration du relief-pays de plaines-, de la dispersion de l'habitat et d'autre part par le manque d'organisation militaire unifiée des Tpuri, peuple acéphalé. Mais ils furent cependant surpris à GOUYOU en territoire tchadien non loin de la frontière camerounaise, par une attaque brutale de tous les villages tpuri qui pour la circonstance se sont levés en masse avec leurs bâtons, leurs lances et leurs couteaux de jet pour arrêter l'avancée des envahisseurs. Ceux-ci furent battus et trouvèrent leur salut dans la fuite effrénée grâce à leur chevaux laissant sur le champ de bataille leur butin, de nombreuses dépouilles et des prisonniers, et parmi les morts, KOIRANGA lui-même. Le Modibo Bakari note que "dans cette expédition périrent de nombreux soldats de Maroua, en particulier des membres de l'aristocratie. La douleur fut immense et on en fut longtemps à Maroua sans battre le tambour[1]. Depuis cette bataille les Foulbé nourissent à l'égard de cette communauté païenne une grande haine. quoiqu'il en soit, cette victoire mit fin aux agressions

[1] Le Modibo BAKARI: ABBIA n° 3 Sept. 1963 p.80

répétées de ces voisins qui se livraient au trafic d'esclaves que l'arrivée des Blancs allait bientôt enrayer.

Cette victoire fut déterminante pour la suite des événements. La nouvelle se répandit au loin. Et depuis cette bataille, comme le souligne BARTH dans son ouvrage[2] "le peuple Bornou avait très peur de ce lieu, la vraie raison étant probablement qu'il craignait que les païens ne se retirent en haut de la montagne, et qu'ayant de l'eau en abondance ils ne résistassent avec succès..."

Ce ne fut pas le seul combat ayant opposé les Tpuri aux Peul. Ceux-ci guidés par leur ambition de domination organisèrent une autre expédition sous la conduite de OUMAROU II (appelé aussi SANDA), quatrième chef du Lamidat de Binder, fils de YERIMA ADAMA, qui fut tué en 1873 au combat de DAOUA. Son frère ALIM qui règna jusqu'en 1900 devait livrer une autre bataille. En effet les Tpuri ayant volé des boeufs à ses sujets aux environs du village de MBOURAO fournirent à ce dernier un prétexte de guerre. Un combat l'opposa à ce peuple païen qui trouve ses forces et appuie son système de défense sur ses densités soutenues à SOURKANDOU en février 1899; il se termina par un nouvel échec des Foulbé. Dès lors l'autorité de Binder commençait à s'effriter considérablement. Parlant des païens et citant le Capitaine LOEFLER, LESTRUNGUANT note qu"ils ont compté à l'actif de nombreuses résistances victorieuses. Celle des Tpuri en février 1900 mit en échec l'émir DJOUBEIROU à MBOURAO[3]. DJOUBEIROU étant l'émir de YOLA, commandant l'ADAMAOUA, venu au secours du Lamido de Binder. Vers la fin du siècle, comme le note LAFAILLE, RABAH, l'esclavagiste "freina toujours ses razzias en bordure de cette plaine dans laquelle le retranchement au sein des collines risquait de lui faire perdre soldats et prestiges".

A la faveur de toutes ces victoires les Tpuri s'avançaient avec succès vers le Nord et le Nord-Ouest dans les secteurs autrefois occupés par les Foulbé.

Avec les autres peuples voisins notamment avec les Massa et les Moundang il semble qu'il n'y a pas eu de conflit apparent. Les rapports existant actuellement entre les trois groupes ethniques renforcent la conviction que la coexistence a été bien pacifique.

[2]BARTH: "Travels and discoveries in North and Central Africa" Vol.II London Frank Cass and Co. 1965 p.386-387" ..."The bornu people were greatly afraid of this place, the real reason probably being that they apprehended the pagans wich retire upon the top of the mountain, and, having abundance of water in the neighborhood, offer a successful resistance..."

[3] "Les régions comprises entre la Haute Sangha, le Chari et le Cameroun" in Afrique Française: renseignements coloniaux 1907 p.136

Amoulsala Fitouin Mensala : Le pouvoir spirituel du Wang Doré 1986

Le pays [tpuri] est situé au sud-ouest de la république du Tchad et au nord-est de la république du Cameroun. En effet, il est coincé entre les Massa au nord, les Moundang au sud-ouest. Il est limité à l'est par les lacs du Mayo-Kébbi et au nord-ouest par les royaumes foulbé.

Sa configuration part du nord, la ligne Domo-Guidiguis, à l'ouest la ligne Guidiguis-Mbrao, au sud, la ligne Mbrao-Tikem et à l'est la ligne qui longent les lacs Fianga et Domo.

Le seul sommet dominant de la région est le Mont Illi, avec un affaissement vers l'Ouest où réside "Ouang-Doré". Ce Mont n'aurait-il pas servi de refuge à des peuples? On s'interroge actuellement sur l'existence des peuples comme les Illi, les Gabra, les Gambou et les Mili aux pieds de ces monts parlant Kéra, mais ne se disent pas Kéra. Les [Tpuri] auraient-ils envahi les Kéra dont certains auraient traversé les lacs vers l'Est et les autres se seraient réfugiés sur les monts Illi. Il faut noter que ces populations ne parlent pas [tpuri], malgré la proximité des [Tpuri].

Le pays possède une population importante. La densité est environ de 37 à 67 habitants au km2 en allant des plaines vers le Mayo-Kébbi. Bien qu'à l'intérieur du pays, les [Tpuri] forment la majeure partie de la population et que certains peuples leur sont assimilés, une frange importante de la population n'est pas assimilée. Nous voulons parler des secteurs de Féinga en passant par Folmaï jusqu'à Kmargui dont la population parle un mélange de Kéra et de Massa; les Illi, Gamdou, Gabra et Mili et les Kéra à l'Est parlent Kéra. Paradoxalement leurs coutumes et moeurs sont semblables à celles des [Tpuri].

La majorité de la population [tpuri] se trouve au Cameroun, même si leur Roi réside au Tchad.

L'histoire du peuple [tpuri]

Le peuple [tpuri], comme beaucoup d'autres peuples colonisés, n'a pas échappé à la division entre deux pays indépendants, produit de la colonisation. En effet

le pays [tpuri] s'étend entre le Tchad et le Cameroun avec la plus grosse population au Cameroun. Mais "l'âme" des [Tpuri] se trouve au Tchad, symbolisée par "Ouang-Doré" aux pieds de la montagne de Doré. Nous allons examiner ce chapitre en deux sous-chapitres: la période avant l'arrivée des Européens et la période coloniale.

A - Avant l'arrivée des Européens

Le manque de sources écrites, nous oblige à nous contenter de l'histiographie orale et les légendes locales.

Selon GUILLARD, "les [Tpuri] se seraient installés sur les rives du Mayo-Kébbi, lacs de Fianga et de Tikem, il y a environ trois cent ans. Avant eux, le pays aurait été occupé de façon peu dense par des peuplades aujourd'hui peu connues. Certains prétendent que les Moungouri, actuellement dispersés est complètement assimilés à la masse [tpuri], exerçant le métier de forgeron, seraient les descendants de ces premiers occupants du pays"[4] La question des Illi et Kéra se trouve à Gdam et à Merngué en pays Kéra à l'Est des lacs [tpuri]. Est-ce que se sont les Kéra qui auraient occupé la région de Fianga? Personne ne le sait. Tous les [Tpuri] déclarent provenir de Doré situé aux pieds du mont Doré, qui est le seul relief important du pays et qui leurs sert de point de repère historique. Personne ne sait réellement d'où ils viennent. Il semble qu'ils viennent du Sud comme leurs voisins actuels, les Moussey, les Moundang alors que les Massa seraient venus de l'Est.

Pour J. GUILLARD[3], s'il est certain que la masse [tpuri] est animée d'un mouvement lent vers le Nord, mouvement qui se poursuit encore actuellement et que leur dernier point de fixation connu avec certitude soit Doré, leur installation sur les bords du Mayo-Kébbi et les plaines qui s'étendent au Nord, a subi certaines vicissitudes. Ce serait à la suite d'une discussion religieuse que les [Tpuri] se seraient scindés en deux parties:

Les Doré qui restent sur place et les Goua qui se dirigent d'abord vers le Sud puis abandonnent cette direction émigrent vers le Nord-Ouest. Mais la nomination d'un ancien esclave Moundang comme grand chef religieux entraine l'émigration de nombreux Doré vers le Nord et vers l'Ouest. Des accords interviennent sur le plan religieux et rituel et on ne peut plus parler que d'une expansion [tpuri] au sens large du terme;

Il semble que les populations de Djikilao et de Tloum déclarent être les premiers habitants de tous les villages [tpuri].

Les [Tpuri] à la recherche de terres plus fertiles s'étendirent beaucoup plus loin que la limite actuelle. Vers l'Ouest, ils sont arrivés jusqu'à Lara et vers le Nord jusqu'à Darkala. Ils auraient rencontré les Moundang qui étaient déjà installés à l'Ouest et voulaient étendre leur territoire.

Selon L. FECKOUA[5] , la structure linguistique du parler [tpuri] et du parler moundang constituent un argument de poids confirmant la thèse de GUILLARD selon laquelle les [Tpuri] seraient venus du Sud, dans la mesure où plus de 50% de mots [tpuri] ont une consonnance moundang. Il pousse les investigations jusqu'aux Zoulou en disant que les termes zoulou et [tpuri] pour désigner le chef Supérieur, présentent des similitudes remarquables: "Wang-Kulu" chez les [Tpuri] et "Unkulu-Kulu" chez les Zoulou, démontrant ainsi la provenance des [Tpuri] du Sud. Il ajoute que les Mboum qui sont au Sud du Tchad et au Nord du Cameroun ont des liens linguistiques avec les [Tpuri]; ce qui amènerait à penser que l'itinéraire emprunté par les [Tpuri], les aurait conduit de l'Afrique du Sud à leur zone d'occupation actuelle en passant par le pays Mboum.

Ces investigations semblent aller trop loin quant à l'origine des [Tpuri]. Contrairement à ces deux hypothèses, nous pensons que la provenance des [Tpuri] serait plutôt du Nord-Est vers le Sud. Ils auraient fui le Nord sous la pression des Massa qui eux-mêmes fuiraient les razzias des Bornou, Baguirmiens et Kotoko.

Les [Tpuri] auraient quitté leurs positions pour le Sud où ils auraient rencontré les Moundang. Selon l'histoire orale locale, les [Tpuri] et les Moundang se seraient livrés batailles dans le passé. Sans doute que sous la forte opposition moundang, les [Tpuri] se seraient dirigés vers l'Ouest où ils auraient rencontré aussi d'autres Moundang et se seraient dirigés vers le Nord-Ouest.

Une chose est sûre, c'est que les [Tpuri] ont des mœurs et coutumes apparentées à celles des Massa. Beaucoup de [Tpuri] se disent d'origine massa guissey. Certaines

[4]J. GUILLARD, Golonpoui: Analyse des conditions de modernisations d'un village du Nord-Cameroun. Paris; Mouton et cie, 1965, p.33

[3] J. GUILLARD op. cit. , p. 33

[5]L. FECKOUA . Les hommes et leurs activités en pays Tupuri du Tchad. Paris; Novembre 1977, p. 32.

pratiques sont empruntées aux Massa, comme le "Gourna" (cure de lait des jeunes gens), le "Goni" (l'initiation). D'ailleurs certains [Tpuri] donnent des noms massa à leurs enfants.

D'après YAGOUA[6], avant l'arrivée des Massa, le pays était occupé par les Gouroufoy, les Kayam et les [Tpuri] qui ont occupé le pays au XVIe siècle, et au XVIIe siècle. Les Vengye et les Djorok actuels sont les descendants des [Tpuri]. A l'arrivée des Massa, les [Tpuri] ont commencé leurs replis vers le Sud-Ouest : les derniers départs n'ont plus de deux cents ans.

Cette information est recoupée par celle de Mouchet[7] qui dit que "auprès de Guémé (chef Massa) aurait été installé un Djorok, un [Tpuri] nommé Sadu." Il met en évidence l'existence d'un peuplement [tpuri] ancien dans le canton de Yagoua à Agolna, Vidigué, Vormounoum, Djokoydi et que le départ des [Tpuri] selon la tradition n'est pas très ancien, peut-être six générations. Walia et [Tpuri] auraient coexisté pendant deux à quatre générations. C'est après que les [Tpuri] auraient pris le chemin du Sud et que de nombreuses traces de l'expansion [tpuri] subsisteraient dans le canton de Yagoua.

Comme nous l'avions déjà dit plus haut, les [Tpuri] auraient eu des affrontements avec les Moundang. Pour De GARINE[8] , les Moundang ont une translation d'Ouest en Est en provenance de Lara. Ils auraient sans doute occupé la région de Doré, d'où ils ont été chassés dans les années 1870-1880 vers Touboul-Gouin et Balané, Torok et Goygoudoum au Sud par les [Tpuri].

Mais il semble que les [Tpuri] aient rencontré d'ennemis plus redoutables. Il est à noter tout d'abord que les [Tpuri] sont un peuple égalitaire. Ils n'avaient pas de chefs militaires pour organiser les hommes aux combats. La bataille contre l'ennemi était levée en masse et de façon spontanée au son du cor annonçant une attaque ennemi.

Le danger le plus inquiétant pour les [Tpuri] fut celui des Peuls(Foulbé).

En effet, au XlXe siècle, les Foulbé vivaient déjà d'une façon pacifique dans la région. Ils seraient constamment provoqués par les populations autochtones. Comme tous les pasteurs, ils ont rencontré des hostilités de la part des populations sédentaires pour leurs pâturages; il faut y ajouter le vol régulier du bétail.

Le pacifisme des Foulbé s'est transformé, sous l'impulsion d'Ottoman Dan Fodio, en une guerre de conquête brandissant l'étendard du prophète Mohamet. Ils trouvaient là une occasion de se venger des exactions subies. La majeure partie du Nord-Cameroun était sous la domination d'Adama, et prenait le nom d'Adamaoua. Une fraction de Foulbé, indépendante de Yola et sous la direction du Sultan de Sokoto, était refoulé par la pression des Baguirmiens. Leur chef Abdoul Aki essaya de se fixer sur le Mayo-Danaye. Après une lutte acharnée contre les Massa où il fut vaincu, il s'arrêta à Kalfou puis se réfugia auprès de la fraction Illaga établie à Mindif et y mourût au village de Baram. Son fils Koïranga prit alors le commandement des cavaliers Foulbé et se lança vers 1830 contre les populations païennes [tpuri] qui représentaient à leurs yeux, de vastes terres, d'esclaves et un beau fief à se tailler. L'agression soudaine, le manque d'unité politique et militaire [tpuri] signalé plus haut, la dispersion des villages, et l'absence d'obstacles, permirent aux Foulbé d'avancer rapidement jusqu'au coeur du pays [tpuri]. En voulant évacuer les esclaves et le butin facilement conquis, les Foulbé furent surpris à Gouyou par une attaque brusque et déterminée de la part de tous les villages levés en masse. Battus, les Foulbé se sauvèrent grâce à leurs chevaux. Ils laissèrent après eux leur butin, de nombreuses dépouilles parmi lesquelles, celle de Koïranga lui-même, et des prisonniers;

Selon le Modibo Bakari, cité par L. FECKOUA[9] , "dans cette expédition périrent de nombreux soldats de Maroua, en particulier des membres de l'aristocratie. La douleur fut immense et on fut longtemps à Maroua sans battre le tambour."

Cette leçon foudroyante infligée aux Foulbé par le peuple sans organisation militaire apparente a contribué à tenir en échec les visées expansionnistes des peuples fanatiques avides d'esclaves et de gloire , rêvant de créer des empires et d'imposer leur religion mahométane à des peuples selon eux sans religion.

Cette victoire des peuples animistes n'a cependant pas mis définitivement fin aux exactions des Foulbé. Ces derniers continuaient à faire des rapts isolés d'esclaves.

A côté de cette menace locale, devait s'ajouter une menace plus grave encore, celle des Européens.

[6]M.C. YAGOUA, Les Massa, en les Kirdi du Nord-Cameroun. Strasbourg; Imprimérie des dernières nouvelles, 1973, p. 103.

[7] J. J. MOUCHET. Étude historique et technographique du Canton de Yagoua. Garoua; archives du génie rural, 1937, p. 29.

[8] I. De GARINE. Contribution à l'histoire du Mayo-Danaye (Massa, [Tpuri], Moussey et Mousgoum), en contribution à la recherche ethnographique à l'histoire. Paris; Cujas. 1973, p. 180.

[9]L; FECKOUA. op. cit; p. 33;

B- La période coloniale

Pendant l'ère des conquêtes coloniales, chaque puissance colonisatrice envoyait ses émissaires dans la jungle africaine pour se tailler une portion de terre. Le pays [tpuri] n'a pas manqué d'être envahi. Il a vu passer successivement d'explorateurs avant d'être effectivement occupé.

FECKOUA Laoukissam dans sa thèse, écrit que "en 1851-1852, Vogel atteignait les lacs [tpuri]. Puis il a fallu attendre Mai 1900 pour arriver les premiers Blancs en pays [tpuri]: le lieutenant Faure en 1901. En 1903, le commandant Lenfant étudia la voie d'eau Bénoué- Mayo-Kébbi- Logone avec l'enseigne de vaisseau Delevoye en traversant ce qu'il appelait "le marais du [Tpuri]"; le Lieutenant de vaisseau AUDOUIN et le capitaine d'ADHELAR et enfin en 1908-1909, la mission du Commandant MOLL qui s'attaqua à la délimitation frontalière entre territoires allemands et français"[10] .

Donc la France et l'Allemagne se disputaient cette région qui contenait aussi le pays [tpuri]. Les deux puissances européennes établirent la limite du pays par les lignes:
Domo-Guidiguis au Nord, Guidiguis-Mbrao à l'Ouest, Mbrao-Tikem au Sud et à l'Est l'étroites bande de terre longeant le lac de Fianga à Domo.

La course à la recherche d'un plus grand territoire s'arrête avec l'accord de Novembre 1911, connu sous le nom "du compromis d'Aggadir" intervenu entre la France et l'Allemagne. Cet accord attribue à l'Allemagne toute la partie à l'Ouest du Logone avec Baïbokoum, Moundou, Kélo, Pala, Léré, Fianga et y compris la Haute Sangha, la Lobaye et l'Ouest de l'Oubangui en République Centrafricaine soit une superficie de 270 000 km^2.
En contrepartie, la France reçoit une étroite bande de terrain de 16 000 km2 de la région Logone-Bas-Chari avec Bongor. La tactique utilisée par la France, était de faire reconnaître par l'Allemagne, son protectorat sur le Maroc. La monnaie d'échange n'en valait pas la peine pour ci peu de chose.

Après la guerre de 1914-1918 qui a vu la victoire des Alliés sur l'Allemagne, la France est entrée naturellement en possession se tous ces territoires, privant ainsi l'Allemagne de toutes ses colonies. C'est la logique du vainqueur sur le faible.

Les rivalités entre les grandes puissances étaient à l'origine des intérêts économiques. Leurs soucis étaient de mettre en valeur pour leur compte, l'immense terre conquise. Pour ce faire, elles ont introduit et imposé des cultures nouvelles qui leur rapportaient directement, bouleversant ainsi les structures économiques sociales.

Passang Madi : Contact-Mundan-Tupuri-Fulbe 1978

Pour certains, Tupuri serait une déformation de Tipuri: Ti (tête) puri (beaucoup) ce qui signifierait beaucoup d'hommes, allusion à la densité de la population. Les fulbé et les Mundan les désignent par le même terme. Mais leurs voisins immédiats les Mundan de Kaélé et de Torrock les appellent Djo:re, ce qui signifierait décrocher les flèches, la réplique au sobriquet Mbarhaï[11]. Les Mundan de Léré par contre emploient le terme dje:re pour désigner toute personne étrangère à l'ethnie mundan: (Tupuri, Guider, Fali, Guiziga et Fulbé exceptés) pour identifier celui qui appartient à une autre culture.

Les Tupuri eux-mêmes se distinguant en jar bi: ce qui veut dire les gens du bord de l'eau et en jar seŋ; les gens du haut, entendu les gens du haut des lacs tupuri. Ces distinctions se remarquent comme chez les Mundan par les variantes dialectales régionales. Notons cependant, les variantes n'empêchent pas la cohésion ethnique des Tupuri.

Les Tupuri sont groupés en were distincts les uns des autres s'identifiant par le nom des animaux ou par la toponymie.

Les Tupuri pratiquent l'élevage de bovins. Mais ils sont aussi d'excellents agriculteurs. Les deux activités sont essentielles dans la vie de ces riverains. Grands consommateurs de mil et de lait, les Tupuri habitent des fermes qu'ils appellent tiŋ. Chaque ferme dirigée par le waŋ tiŋ groupe le père, la mère, les enfants et d'autres proches parents. Chaque ferme est située dans l'espace aménagé pour les cultures; c'est aussi la propriété où les bovins sont mis en stabulation.

[10] L. FECKOUA. op. cit. ,p. 33

[11] Les Tupuri ne savent pas utiliser les flèches qu'ils redoutent beaucoup à cause du poison dont elles sont enduies.

Les Tupuri peuplent les dépressions du Mayo-kebbi et les pieds-monts des pointements Daoua et Illi. Ils sont à la suite des Mundan une continuité sans transition, noyautant au nord-ouest les fulbé de binder, ils séparent ces derniers de leurs frères de Kalfou dont l'avancée a été arrêtée par la fameuse défaite de Guyu. Au Nord et à l'Est, les Tupuri ont empiété sur les Massa et les Moussey (appelés improprement Banana Hoho). De ce mélange est sortie une variante dialectale: le Kéra[12]. Le sens de leur expansion est Sud-Nord si l'on prend pour point d'appui les montagnes-îles de Illi et de Daoua. Ils sont aussi mélangés aux Mundan aux frontières binder, Torrock.

L'importance numérique des Tupuri est comparable à celle de leurs voisins Mundan, mais la densité y est plus forte: 40 à 70 habitants au km^2.

Moyangar Naideyam : Les Tupuri et les Moundang face à l'invasion Fulbé au XIXe siècle 1988

Ils peuplent les dépressions du Mayo-Kebbi et les piedmonts des pointements rocheux de DAOUA et de Illi. Ils forment, à la suite des Mundan, une continuité sans transition, noyautant au Nord-Ouest les fulbé établis à Binder séparant ainsi ceux-ci de leurs frères de race de Kalfou (au Cameroun) dont l'avance avait été stoppée par la fameuse victoire Tupuri de Goyou sur laquelle nous reviendrons plus dans la partie consacrée aux affrontements. Les Tupuri, dans certaines localités, ont totalement assimilé Mousseye et Massa, mélange ou métissage d'où sont issus les Kéra, plus Tupuri que Massa ou Mousseye. Le parler Kéra n'est qu'une légère variante dialectale de la langue Tupuri.

Au Tchad, l'importance démographique Tupuri est comparable à celle des Mundan tchadiens, mais dans la région peuplée des Tupuri, la densité est plus forte en raison de la dimension plus réduite du territoire qu'ils occupent: 40 à 70 habitants au km^2.

En ce qui concerne l'origine des Tupuri, nous n'y reviendrons pas car, selon les traditions orales recueillies par PASSANG chez eux, chez les Mboum comme chez les Mundan, elle est commune et se situe dans la région comprise entre le Mandara et l'Adamaoua, au Nord-Cameroun.

Ce qu'il convient de souligner ici est le fait que contrairement aux Mundan qui n'ont pas évoqué une seule fois un ancêtre commun, les Tupuri rapportent, dans leurs traditions orales que "le Doré (entendre clan Doré) aurait évolué autour des Monts Doré et Daoua, d'où leur héros fondateur aurait reçu le pouvoir de dire que leur ethnie serait la branche de l'ethnie Mundan.

Somme toute, faut-il le répéter, en dépit de quelques différences culturelles, Tupuri et Mundan sont si étroitement proches que beaucoup de Tupuri sont devenus Mundan et vice-versa.

En effet, comme chez les Mundan, la société Tupuri est constituée, à l'origine, de douze (12) clans éponymes issus de l'ancêtre fondateur du clan Doré. A ces douze clans originels s'ajoutent trois autres considérés comme étrangers, notamment d'origine récemment Mundan (Clan Doré et Mohabak) et Massa (Clan Gadam) qui aurait introduit la spécialité de la forge en milieu Tupuri.

L'autorité supérieure, en clair le pouvoir politico-religieux suprême, est exercée par le Wang Kulu sur toute la société Tupuri. Après son investiture, le Wang Kulu réside à Doré, au pied du Monts Illi près de Fianga. Doré était donc la grande métropole pré coloniale du peuple Tupuri; capitale réduite aujourd'hui aux dimensions d'une petite localité villageoise insignifiante mais où résident toujours les descendants de la longue dynastie. L'avant dernier Wang Kulu, que nous avons personnellement visité au cours de notre mission d'étude au Mayo-Kebbi en mars 1977, répondait au nom de GONGBÉLÉ et était intronisé depuis 1959. C'était un solide vieillard à la taille impressionnante qui nous avait fait visiter le bosquet sacré où sont conservés les symboles de regalia Tupuri depuis des générations. Il se disait être le onzième (11ème) Wang Kulu de la liste dynastique tout en nous citant les noms des dix premiers souverains régnants.

Sans commentaire, cette simple et longue liste dynastique est le fait qu'aujourd'hui encore, le Wang Kulu, appelé aussi Wang-Doré, exerce son autorité, (seulement) spirituelle, sur tous les Tupuri tant du Cameroun (où ils sont plus nombreux) que du Tchad, témoignent d'une chose importante à souligner.

Loin d'être un peuple inorganisé et acéphale comme certains africanistes l'affirment, les Tupuri, tout comme les Mundan, sont socialement, politiquement et religieusement, parfaitement organisés et ce, de façon tout à fait cohérente et originelle.

[12] J. MOUCHET: Rapport effectué en 1950 sur la rive gauche du Logone. (Dactylographié) - Archives de Bongor

Ils le démontreront, au début du XIXe siècle, de façon magistrale, face à l'invasion de la coalition militaire et politique Fulbé.

Tchago Bouimon
La Fête du Coq au royaume de Doré, 1991

Géographiquement, le royaume de Doré est situé à cheval sur le Tchad et le Cameroun. Au Tchad, il englobe une partie du Mayo-Kébbi (sous-préfecture de Fianga) et au Cameroun une partie du Mayo-Danaye.
A l'instar des monarchies de Léré et Bédaya dans le sud du pays, le royaume politico-spirituel de Doré aux racines [tpuri] a réalisé pendant plusieurs siècles, au cours de sa belle époque, un modèle d'intégration politique où des peuples aussi divers reconnaissaient un seul souverain.
De tous les facteurs épars qui ont rendu et rendent possible la cohésion politique dans ce royaume, il convient de faire mention du facteur religieux matérialisé par les fêtes. Nous considérons ici la fête dite "des poulets" (*hii ou yii kagi*) en tant que facteur d'unité chez les [Tpuri]: unité religieuse, politique et culturelle.
Dans les sociétés africaines la religion pénètre tous les domaines de la vie. La religion ne concerne pas en premier lieu l'individu mais la communauté dont il fait partie. Elle s'inscrit tout au long de la vie de cette communauté, et la société traditionnelle ne comporte aucun homme areligieux. Etre un homme, c'est appartenir à l'ensemble de la communauté; cela implique la participation aux croyances, aux cérémonies, aux rites et aux festivités de cette communauté. Un individu ne peut se détacher lui-même de la religion du groupe auquel il appartient car, ce faisant, il trancherait ses racines, ses attaches, avec ce qui constitue sa sécurité, sa parenté et l'ensemble du groupe formé par ceux qui lui révèlent sa propre existence. Etre privé de l'un de ces éléments de cohésion c'est ne plus faire partie de l'ensemble. Ainsi, ne pas avoir de religion signifie s'exclure de toute la vie de la société. John Mbiti a noté que "Là où il y a un Africain, il y a sa religion: il l'emmène dans les champs où il sème son grain et où il récolte une nouvelle moisson; elle est à ses côtés lorsqu'il participe à une fête de la bière ou qu'il participe à une cérémonie funèbre; s'il est instruit, elle l'accompagne dans la salle d'examens de son école ou à l'Université; s'il a des fonctions politiques, elle est avec lui au parlement". Les [Tpuri] ne font pas exception, au point que leurs voisins Fulbé les désignent du nom de "Dorédjo" c'est-à-dire les gens de Doré, qui est le nom du sanctuaire où réside le grand chef politico-spirituel des [Tpuri].
Le trône de Doré, au pied du Mont Illi, à 7 km au sud-ouest de la sous-préfecture de Fianga, est encore aujourd'hui (1991) occupé par un représentant de la dynastie fondatrice, selon les traditions que j'ai recueillies.

Kolyang Dina Taïwé
Pleurs sans larmes, 1994

J'étais enfant, libre dans les larges plaines charmantes plongées dans le bassin du Lac Tchad et baignées par le fleuve Logone et Chari, ces longues veines transportant docilement le sang terrestre et le distribuant aux diverses vis fatiguées d'attendre les pluies rares, lassées de boire la salinité sudorifique suffocante des aiselles gluantes où les mouches nigaudes de l'existence meurent par milliers. Cette terre noire a nourri lentement mon âme jusqu'à mon baptême unanimenent reconnu entre les chutes Gauthiot et la traînée bleue de Kaélé qui constituent la frontière du pays tpuri. Après cet acte d'initiation, j'ai continué à soigner jalousement mes veines contenant le jus vital.

Fendjongue Houli
Etat et société en milieu tpuri, 2002

D'une manière générale, les [Tpuri] se localisent dans la province de l'Extrême-Nord du Cameroun ayant pour chef-lieu la ville de Maroua. Cette circonscription, jadis département, a été érigée en province en Août 1983, suite au Décret N°83/390 du 22 août 1983 portant création des nouvelles provinces au Cameroun. Les plaines des départements du Diamaré, du Mayo-Kani et du Mayo-Danay sont les grands sites de vie des [Tpuri].
Située à cheval entre deux entités étatiques, notamment le Cameroun et le Tchad, la région [tpuri] s'étend de

part et d'autre de la frontière séparant les deux pays vers le 10° de latitude Nord et le 15° de longitude Est. S'agissant des [Tpuri] de l'Extrême-Nord du Cameroun, zone de notre étude, le tableau ci-après nous donne une vision globale de leur ancrage territorial au Cameroun depuis 1992[13].

Tableau N°1 : Ancrage territorial des [Tpuri] dans l'Extrême-Nord

Départements	Arrondissements	Chefs-lieux
Mayo-Danay	Kar-Hay Kalfou Tchatibali Datchéka	Doukoula Kalfou Tchatibali Datchéka
Mayo-Kani	Guidiguis Taïbong Porhi Moulvoudaye	Guidiguis Dziguilao Touloum Moulvoudaye

Source : Décret N°92/186 du 01/09/1992

Au plan global, les populations se répartissent sur deux départements où elles occupent dans chacun quatre arrondissements.

Cette délimitation de la région [tpuri] n'exclut pas la complexité de l'espace pluriethnique de l'Extrême-Nord du pays. Ainsi, au Nord-Est des [Tpuri] on trouve les Massa et les Mousgoum ; à l'Est les Mousseye ; au Nord les Peul et enfin les Moundang à l'Ouest et au Sud.

Si l'aire ethnique de ces populations s'étend principalement sur deux départements à l'Exrême-Nord, les poches du territoire contenant ces mêmes gens en dehors de l'Extrême-Nord traduisent une certaine densité c'est-à-dire un volume démographique qu'il faut bien relever dans la perspective de la présentation matérielle de la région [tpuri] car on trouve aussi des grandes communautés dans les zones de : Lagdo, Mbandjock, Nkoteng, Dizangue, etc

Par suite des médiocres bases statistiques et les difficultés liées à l'imprécision de la répartition ethnique des populations du Cameroun, tout porte à croire que les populations en question sont aujourd'hui en pleine explosion démographique. Les chiffres qui suivent, tirés des travaux antérieurs et de recensements administratifs, attestent de la vitalité procréatrice des [Tpuri]. Déjà en 1955, Jean Cabot et Roland Diziain[14] estimaient les populations [tpuri] à 63.000 habitants répartis comme suit :

Tableau N° 2 : Estimation démographique en 1955

Départements	Population (habitants)
Mayo-Danay	39 000
Kaélé	24 000

Source : Cabot et Diziain, ORSTOM, 1955

Toujours dans les mêmes départements de base les travaux d'Alain Beauvilain nous fournissent les statistiques suivantes :

Tableau N°3: Evolution de la population [tpuri] dans le département du Mayo-Kani

Chefferies	Années						
	1940/41	1945/46	1959	1963	1967	1976	1987
Bizili	5114	5588	7449	8116	8201	8491	
Doubané	7437	7546	9756	12226	12503	15011	
Golonghini	1934	1586	1274	1626	2085	2325	
Guidiguis	8016	7457	8282	8582	10616	14044	
Touloum	4959	6120	6170	7100	6800	9328	
Total	27460	28297	32931	37650	40205	49199	71512

Source : Beauvilain (A) : op. cit.

Tableau N°4: Evolution de la population [tpuri] dans le département du Mayo-Danay

Chefferie	Années					
	1951	1956	1962	1967	1976	1987
Doukoula	24689	26642	28134	29645	36501	
Kalfou	7600	7672	8709	9146	11871	
Tchatibali	8870	8331	9037	10004	13335	
Total	41159	42645	45880	48795	61707	89555

Source : Idem.

En procédant à une opération arithmétique c'est-à-dire en additionnant les totaux des deux départements partant des chiffres de 1987, l'on obtient un nombre relativement élevé : 161 067 habitants, chiffre largement supérieur à celui de Lanciné Sylla[15] qui avait estimé ces populations à 80 000 habitants.

D'un point de vue général, un constat s'impose : l'expansion démographique des populations [tpuri] de l'Extrême-Nord du Cameroun est un fait incontestable. Ces populations se retrouvent un peu partout sur l'ensemble du territoire et occupent les quartiers pauvres des grandes agglomérations nationales et sont en grand nombre employés comme main-d'œuvre dans les structures industrielles fonctionnant sur le territoire national, à l'instar du complexe sucrier de Mbandjock. D'autres groupes des populations [tpuri] se sont implantées dans les zones à rendement agricole dans le département du Mayo-Rey et dans l'arrondissement de Pitoa près de Garoua.

[13] C.T. N°5207 du Jeudi 03/09/92 Décret N° 92/186 du 01/09/92 portant réorganisation administrative
C.T. N°5230 du Mardi 06/10/92 Décret N° 92/207 du 05/10/92.

[14] Cabot (J) et Diziain (R), Populations du Moyen-Logone : Tchad et Cameroun, Paris, ORSTOM, 1955, p.63.

[15] Lanciné Sylla : Tribalisme et Parti unique en Afrique Noire, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977,p.230.

Durant la seule période partant de 1976 à 1986, 11 928 habitants [tpuri] se sont déplacés pour le compte du Projet Nord-Est Bénoué. Au cours de nos investigations sur le terrain, le Projet Gestion du Terroir, organisation non gouvernementale basée à Doukoula et fonctionnant en collaboration avec la SODECOTON, a enregistré pour l'année 1997/98 la migration de 6 000 familles ayant quitté l'arrondissement de Kar-Hay pour le pourtour de Poli près de Garoua.

L'explosion démographique des [Tpuri] s'explique par leur forte fécondité, la pratique du mariage polygamique et même précoce. Cette situation crée d'énormes problèmes de survie dans la région et engendre des conflits et des contradictions de tout genre. Les migrations ou les déplacements permanents observés à l'heure actuelle sont les réponses à l'engorgement démographique des zones d'origine. C'est pourquoi J. Boulet, A. Beauvilain et P. Gubry parlent d'une entreprise de colonisation du Diamaré par les [Tpuri] et les Massa. Les mêmes auteurs précisent qu' « *à l'heure actuelle la colonisation pacifique des [Tpuri], sous la pression de leur forte croissance démographique* »[16] rend le lamidat de Kalfou marginal et tend à en faire « *un repère historique où s'étiole une population de Peul, nostalgique d'un rendez-vous manqué avec l'histoire et conscient d'un futur sans avenir* »[17].

L'observation est pertinente. Beaucoup de lamidats c'est-à-dire des entités politiques traditionnelles Peul sont prises en tenailles si bien que leurs permanences semblent beaucoup plus compromises à long terme.

Une approche substantielle de la région [tpuri] est un exercice qui ne saurait se limiter à la seule circonscription de l'espace ethnique. Elle doit intégrer les autres composantes qui enrichissent la région par leurs apports physiques.

2 - le relief

D'une manière générale, le relief de la région [tpuri] s'articule autour d'un seul élément susceptible de retenir l'attention : c'est la plaine de Kalfou. Ainsi la planimétrie de toute la zone partant de la ville de Yagoua en passant par Touloum jusqu'à Guidiguis commande tout le relief. Cette plaine présente une condition assez simple qui permet de noter de petits éléments que sont les dunes et les dépressions.

a- Les dunes sont des éléments issus de la ramification du relief de la localité de Mora dans le département du Mayo-Sava. Elles sont également l'émanation du même phénomène dans le département du Diamaré. A base de sables rouges et fins, elles ne résistent pas au vent et offrent d'ailleurs à ce dernier, surtout en saison sèche, l'occasion d'arroser toute la région en poussière. Ceci rend le quotidien dur et cruel.

b- Les dépressions sont des zones marécageuses étroites et périodiquement inondées en saison des pluies. Elles sont le domaine par excellence des alluvions, des argiles et des limons. L'imperméabilité du sol permet la conservation de l'eau pendant une certaine durée. Boutrais peint cette région en ces termes : « *cette plaine s'étend du cordon sableur à la pénéplaine de Kaélé* »[18].

Cette plaine se poursuit plus au Sud et atteint la dépression [tpuri] au Tchad, plus précisément dans la région de Fianga. Toutefois, l'observation à l'œil nu fait apparaître l'existence d'un piton rocheux, sorte d'inselberg dont le Mont Doré est le point terminal. Ce mont intéresse ce travail dans la mesure où il abrite et constitue la résidence du plus grand chef spirituel [tpuri].

Comme le climat qui règne au-dessus d'une région est le plus souvent influencé par des facteurs comme le relief, l'étirement en latitude, quel peut être celui qui sévit dans la région objet de notre travail ?

3 - Le climat

La réflexion que nous avons entamée ici s'élabore autour d'une région dont le climat est dominé par une tendance à l'aridité qu'accompagne une sécheresse longue, rude et véritablement prononcée. La faiblesse des précipitations est plus notable au fur et à mesure que l'on s'éloigne du sud vers le nord.

Le climat est de type soudano-sahélien. Une zone qui représente effectivement un milieu défavorisé. Elle renvoie à un écosystème qui rentre dans les caractéristiques des régions sahéliennes en général. Sur le double plan géographique et agronomique, le climat est sec et rude, la pluviométrie généralement basse.

A cause d'une saison écologiquement sèche, de longue durée et d'un climat tropical sec, la zone est propice aux températures élevées. Parfois, on enregistre

[16] Boulet (J), Beauvilain (A) et al., « Les groupes humains » in Boutrais (J) et al., Le Nord-Cameroun. Des Hommes. Une région, op. cit. p. 130.

[17] Idem

[18] Boutrais (J) et al., op. cit. p.54.

27°C avec des minima en Janvier et des maxima en mars et avril où l'on atteint facilement 40° à l'ombre.

La défaveur du milieu sur le plan environnemental est une réalité incontestable. Beauvilain résume tout cela en termes de « *violences du milieu naturel* »[19]. Ce propos est d'une pertinence et d'une profondeur qui invitent à une réflexion sur l'avenir de cette partie du pays si l'on veut éviter le pire quant aux conditions de vie des populations qui y habitent. Les aléas climatiques déterminent la précarité de la vie des espèces vivantes dans cette région.

Intimement liée au climat, la végétation de ladite région affiche des signes de souffrance due aux aléas climatiques auxquels s'ajoute l'action anthropique. Celle-ci est mi-soudanienne, mi-sahélienne. Le fond primitif est constitué d'une forêt dense sèche. On y trouve également d'autres espèces issues de la dégradation du milieu.

Dans les plaines domine une épaisse prairie peuplée d'un monde herbacé. C'est un espace dominé par une végétation de savane à courtes et longues herbes où les principales essences sont *l'Acacia albida* et le *faidherbia.*

Enfin, il faut noter que le réseau hydraulique est médiocre dans la région [tpuri]. C'est une zone reconnue et marquée par l'absence notoire de cours d'eau permanents. Cependant, la brève saison des pluies qui dure de Mai à Septembre offre aux dépressions auxquelles nous avons fait allusion plus haut une occasion pour se gorger d'eau.

Les périodes pendant lesquelles la pluviométrie est nettement élevée c'est-à-dire lorsque l'on enregistre une pluviométrie abondante permettent aux eaux du Logone de déborder dans les dépressions. C'est le moment où toutes les plaines subissent des inondations de grande envergure et engendrent parfois des catastrophes sociales.

Au regard à ce qui précède, il ne serait pas exagéré d'affirmer que sur l'échiquier politique africain en général et camerounais en particulier, ce sujet est d'une brulante actualité et l'on peut accorder une importance au suivi de l'évolution de l'expérience politique de la société [tpuri].

Le milieu [tpuri] a polarisé notre attention pour plusieurs raisons : d'une part, par les données qui entent dans la définition de cette région : effectif des populations qui y vivent, histoire politique controversée, contradictions pluriformes dont regorge la partie septentrionale du Cameroun ; d'autre part, par le fait que la société [tpuri] peut être considérée comme une micro instance politique qui détermine la macro instance politique nationale en légitimant l'idée selon laquelle le Cameroun a véritablement amorcé un processus de changement de régulation de sa société politique.

Vouloir rendre compte de l'évolution socio-politique de la société [tpuri] en une périodisation unique paraît illusoire, eu égard à la complexité des changements observés au cours de son histoire. Ceux-ci, pour être repérés dans leur plus grande ampleur, exigent qu'ils soient étudiés sur une durée de temps suffisamment longue, associant la période ancienne c'est-à-dire le temps précolonial et colonial et la période contemporaine. D'où le découpage en deux grandes parties de notre travail dont la première porte sur la période précoloniale et coloniale et la seconde sur la séquence post-coloniale.

Kolyang Dina Taïwé
Parlons tpuri – Cameroun et Tchad, 2010

Situé à cheval entre le Cameroun et le Tchad, le pays tpuri s'étend de part et d'autre de la frontière séparant les deux pays vers le 10° de latitude Nord et le 15° de longitude Est. Concrètement, il est situé au Sud-Ouest de la République du Tchad et au Nord-Est de la République du Cameroun. Il est coincé entre les Massa au Nord et les Moundang au Sud-Ouest, et limité à l'Est par les lacs du Mayo-Kébbi et au Nord-Ouest par les royaumes foulbés. Le pays tpuri est une région de plaines. Le seul sommet dominant de la région est le Mont Illi où réside Wang-Dore, le Roi et Chef Spirituel des Tpuri. Le pays possède une population importante. La densité est environ de 37 à 67 habitants au km^2 en allant des plaines vers le Mayo-Kébbi. La majorité de la population tpuri se trouve au Cameroun, même si leur Roi réside au Tchad. Les Tpuri sont des éleveurs de bovins et d'excellents agriculteurs.

Selon Seignobos et Tourneux, « le pays [tpuri] exprime une profonde unité : paysage monotone pris entre l'excès d'eau durant la saison des pluies et le manque le reste de l'année, parcs de *Faidherbia albida* sous lesquels divague le bétail, habitat dense, mais dispersé, à concessions ouvertes, marqué par les enclos

[19] Beauvilain (A), Nord-Cameroun : crises et peuplement, op. cit. t2, p. 115.

des associations de jeunes gens (gurna) qui suivent des «cures de lait» pendant la saison sèche. La très forte cohésion de la société [tpuri] a maintenu jusqu'à ce jour un rejet de toute influence de l'islam et des Peuls, leurs voisins conquérants du Nord. »

Relief et climat

Le relief de la région tpuri s'articule autour de la plaine de Kalfou. Le climat de type soudano-sahélien est aride accompagné d'une sécheresse longue et rude. Les pluies baissent considérablement du Sud vers le Nord. Il s'agit d'un milieu défavorisé qui renvoie à un écosystème de type sahélien. A cause de la basse pluviométrie et des irrégularités des pluies, la sécheresse est presque récurrente. Les températures sont assez élevées avec des minima de 27°C en janvier et des maxima en mars et avril où l'on atteint facilement 40° à l'ombre. En tous plans, la défaveur du milieu est une réalité incontestable. Les aléas climatiques déterminent la précarité de la vie des espèces vivantes dans cette région. Aussi la végétation montre des signes de souffrance due aux aléas climatiques auxquels s'ajoute l'action anthropique. L'espace est dominé par les principales essences sont *l'Acacia albida* et le *faidherbia.* Enfin, le réseau hydraulique régional est pauvre et est marqué par l'absence notoire de cours d'eau permanents. Cependant, lorsque l'on enregistre une pluviométrie abondante, les eaux du Logone débordent dans les dépressions. A ce moment, les plaines subissent des inondations de grande envergure et engendrent parfois des catastrophes sociales.

Histoire du peuplement

Selon Guillard, « les Tupuri se seraient installés sur les rives du Mayo-Kébbi, lacs de Fianga et de Tikem, il y a environ trois cents ans. Avant eux, le pays aurait été occupé de façon peu dense par des peuplades aujourd'hui peu connues. Certains prétendent que les Moungouri, actuellement dispersés et complètement assimilés à la masse tpuri, exerçant le métier de forgeron, seraient les descendants de ces premiers occupants du pays »[20]. Tous les Tpuri déclarent provenir de Doré situé aux pieds du mont Doré, qui est le seul relief important du pays et qui leur sert de point de repère historique. Pour les historiens, une discussion religieuse serait à l'origine de la scission des Tpuri en deux parties : les Doré et les Goua. Mais la nomination d'un grand chef religieux entraîne une expansion tpuri au sens large du terme. Les Tpuri à la recherche de terres plus fertiles s'étendent, vers l'Ouest où ils sont arrivés jusqu'à Lara et vers le Nord jusqu'à Dargala.

Selon Feckoua[21], la structure linguistique du parler tpuri et du parler moundang constitue un argument de poids confirmant la thèse de Guillard selon laquelle les Tpuri seraient venus du Sud. Pour De Garine[22], les Moundang se déplaçant d'Ouest en Est en provenance de Lara, auraient habité la région de Doré avant d'être chassés de là. Mais le danger le plus inquiétant pour les Tpuri fut donc celui des Peuls (Foulbé) musulmans. En effet, au XlX^{ème} siècle, les Foulbé vivaient déjà d'une façon pacifique dans la région. Comme tous les pasteurs, ils ont rencontré l'hostilité des populations sédentaires pour leurs pâturages auxquels il faut ajouter le vol régulier du bétail.

Le pacifisme des Foulbé s'est transformé, sous l'impulsion d'Ottoman Dan Fodio, en une guerre de conquête brandissant l'étendard du prophète Mohammed. Une grande partie du Nord-Cameroun était sous la domination d'Adama, et prenait le nom d'Adamaoua. Koïranga, le chef musulman de Mindif, se lança vers 1830 contre les populations païennes tpuri qui représentaient à ses yeux, de vastes terres, des esclaves et un beau fief à s'approprier. Peuple égalitaire, les Tpuri n'avaient pas de chefs militaires pour organiser les hommes aux combats. La bataille contre l'ennemi était levée en masse et de façon spontanée au son du cor annonçant une attaque. L'agression soudaine, le manque d'unité politique et militaire tpuri, la dispersion des villages et l'absence d'obstacles permirent aux Foulbé d'avancer rapidement jusqu'au cœur du pays tpuri. En voulant évacuer les esclaves et le butin conquis, les Foulbé furent surpris à Gouyou par une attaque brusque et déterminée de la part de tous les villages levés en masse. Battus, les Foulbé se sauvèrent grâce à leurs chevaux. Ils laissèrent après eux leur butin, de nombreuses dépouilles parmi lesquelles celle de Koïranga lui-même, et des prisonniers.

Modibo Bakari que Feckoua cite affirme que « dans cette expédition périrent de nombreux soldats de Maroua, en particulier des membres de l'aristocratie. La douleur fut immense et on fut longtemps à Maroua sans

[20]Guillard (J.) : Golompoui: Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun, Paris; Mouton et Cie, 1965, p.33

[21]Feckoua (L.L.) : Les hommes et leurs activités en pays tupuri du Tchad. Paris; 1977, p. 32.

[22] Garine (I. de) : Contribution à l'histoire du Mayo-Danaye (Massa, Tpuri, Moussey et Mousgoum), en contribution à la recherche ethnographique à l'histoire. Paris; Cujas. 1973, p. 180.

battre le tambour. » [23] Cette leçon foudroyante infligée aux Foulbé par le peuple sans organisation militaire apparente a contribué à tenir en échec les visées expansionnistes des peuples fanatiques et avides d'esclaves et de gloire, rêvant de créer des empires et d'imposer leur religion mahométane à des peuples, selon eux, sans religion. Mais cela n'a cependant pas mis définitivement fin aux exactions des Foulbé. Ces derniers continuaient à faire des rapts isolés d'esclaves. A cela s'ajouta une menace plus grave encore, celle des Européens.

Pendant l'ère des conquêtes coloniales, chaque puissance colonisatrice envoyait ses émissaires dans la « jungle » africaine pour se tailler une portion de terre. Le pays tpuri n'a pas manqué d'être envahi. Il a vu passer successivement différents explorateurs avant d'être effectivement occupé.

Feckoua écrit qu'«en 1851-1852, Vogel atteignait les lacs tupuri. Puis il a fallu attendre mai 1900 pour voir arriver les premiers Blancs en pays tupuri: le lieutenant Faure en 1901. En 1903, le commandant Lenfant étudia la voie d'eau Bénoué-Mayo-Kébbi-Logone avec l'enseigne de vaisseau Delevoye en traversant ce qu'il appelait « le marais du Tuburi »; le Lieutenant de vaisseau Audouin et le capitaine d'Adhelar et enfin en 1908-1909, la mission du Commandant Moll qui s'attaqua à la délimitation frontalière entre territoires allemands et français »[24]. Donc la France et l'Allemagne se disputaient cette région qui couvrait aussi le pays tpuri. Les deux puissances européennes fixèrent les limites définitives du pays tpuri.

La population

Au plan global, les populations se répartissent sur deux pays. Cette délimitation de la région tpuri n'exclut pas la complexité de l'espace pluriethnique. Si l'aire ethnique de ces populations s'étend principalement sur deux départements à l'Extrême-Nord du Cameroun et dans une préfecture au Sud-Ouest du Tchad, les poches du territoire contenant ces mêmes gens en dehors de ces deux zones traduisent une certaine densité c'est-à-dire un volume démographique qu'il faut bien relever dans la perspective de la présentation matérielle de la région tpuri car on trouve aussi des grandes communautés dans les zones de Lagdo, Mbandjock, Nkoteng, Dizangue, etc. qui sont des zones de fortes activités industrielles au Cameroun.

Par suite des médiocres bases statistiques et les difficultés liées à l'imprécision de la répartition ethnique des populations du Cameroun, tout porte à croire que les populations en question sont aujourd'hui en pleine explosion démographique. Les chiffres qui suivent, tirés des travaux antérieurs et de recensements administratifs, attestent de la vitalité procréatrice des Tpuri. Déjà en 1955, Jean Cabot et Roland Diziain[25] estimaient les populations tpuri à 63.000 habitants. Dans les mêmes départements, les travaux d'Alain Beauvilain[26] de 1987 fournissent 161.067 personnes. A cette population camerounaise, il faut ajouter celle vivant sur le territoire tchadien surtout celle de la diaspora des villes camerounaises. Aussi ces statistiques sont très vieilles.

D'un point de vue général, un constat s'impose : l'expansion démographique des populations tpuri du Cameroun est un fait incontestable. Elles se retrouvent un peu partout sur l'ensemble du territoire et occupent les quartiers pauvres des grandes agglomérations nationales et sont en grand nombre employés comme main-d'œuvre dans les structures industrielles à l'instar du complexe sucrier de Mbandjock. D'autres groupes des populations tpuri se sont implantés dans les zones à rendement agricole dans le Mayo-Rey et dans l'arrondissement de Pitoa près de Garoua.

Durant la seule période partant de 1976 à 1986, 11.928 habitants tpuri se sont déplacés pour le compte du Projet Nord-Est Bénoué. Au cours de l'année agricole 1997-1998, la Société de Développement du Coton (SODECOTON) a enregistré la migration de 6.000 familles ayant quitté l'arrondissement de Kar-Hay pour le pourtour de Poli près de Garoua. L'on peut affirmer aujourd'hui que les Tpuri constituent une population dont le nombre se situe sûrement entre 500.000 et 750.000 âmes au Cameroun et au Tchad. [27]

L'explosion démographique des Tpuri s'explique par leur forte fécondité, la pratique du mariage précoce et polygamique. Cette situation crée d'énormes problèmes de survie dans la région et engendre des conflits et des contradictions de tout genre. Les migrations ou les déplacements permanents observés à l'heure actuelle sont les réponses à l'engorgement démographique des

[23] Feckoua (L.L.): op. cit; p. 33
[24] Feckoua (L.L.): op. cit. , p. 33

[25] Cabot (J.) et Diziain (R.) : *Populations du Moyen-Logone : Tchad et Cameroun*, Paris, ORSTOM, 1955, p.63.
[26] Beauvilain (A.) : op. cit. pp. 588-590.
[27] Les statistiques des recencements de populations sont un secret de polichinelle au Cameroun et utilisées à des fins de manipulation politique. Quant aux chercheurs, Ruelland a fixé depuis les années 1980 à 250.000 le chiffre de locuteurs de la langue tpuri. Le père Capelleti estime en 1992 cette population à 300.000 âmes.

zones d'origine. C'est pourquoi J. Boulet, A. Beauvilain et P. Gubry parlent d'une entreprise de colonisation du Diamaré par les Tpuri et les Massa[28]. Beaucoup de lamidats c'est-à-dire des entités politiques traditionnelles peul sont prises en tenailles si bien que leurs permanences sont compromises à long terme.

A part les zones d'émigration, on peut distinguer le pays tpuri *traditionnel* qui se limite administrativement à l'ensemble des cantons créés dans les années 1920 et 1930 sur la base des considérations ethniques. Il s'agit, au Cameroun, des cantons de Bizili, de Doukoula, de Doubané, de Golonghini, de Tchatibali, et de Touloum dont la population est intégralement composée d'éléments tpuri. A ces cantons, il convient d'ajouter celui de Guidiguis dont les Peul occupent une fraction et les espaces tpuri inclus dans les cantons à majorité peule comme ceux de Kalfou, de Daram, de Kolara, de Horlong, mais aussi le canton moundang de Lara et le canton massa de Wina. Tout cela sur une superficie d'environ 2000 km^2. Au Tchad, le pays tpuri comprend les quatre cantons de Fianga, Youé, Tikem et Kéra et ses marges incluses dans le canton moundang de Torrock. Dans cet espace délimité, le Tpuri reste l'unique élément. Le pays traditionnel couvre quelque 3500 km^2. D'où les fortes densités à l'origine de sa dilatation au détriment des territoires des groupes ethniques voisins

Le pays étendu s'est constitué grâce à la dynamique migratoire, amorcée depuis le début du XXème siècle. Le résultat de cette extension de l'espace tpuri qui s'effectue vers le Diamaré permet d'observer aussi une forte imbrication des Tpuri et des ressortissants d'ethnies voisines attestée par la présence des chefs non tpuri en zone considérée comme tpuri. En tenant compte des villages où la population tpuri est numériquement supérieure à celle du groupe autochtone, l'espace tpuri est circonscrit aujourd'hui à une ligne qui commence, à l'ouest, par Guérémé localité qui représente la pointe occidentale du lamidat de Guidiguis, remonte vers le Nord, atteint Léra et Gaban de l'arrondissement de Lara, inclut Kolara de l'arrondissement de Moulvoudaye, passe par Ngouna puis Koré qui en représente l'extrémité septentrionale, rejoint Koura Belo à l'Est de Moulvoudaye et au Nord-Est de Kalfou, ces deux localités étant très en profondeur du pays, atteint Tchafkadji au Nord-Est, et bifurque vers le Sud et atteint Maldi, passe à l'Ouest du canton Wina. Au total un gain en espace presque égal à la moitié du pays traditionnel.

L'organisation sociale : les clans

Quant aux clans et lignages, le peuple tpuri est composé d'éléments très divers qui, malgré les mélanges, se comportent comme un véritable bloc ethnique. Ces éléments se constituent en deux grands groupes, les Tpuri proprement dits et les Kéra au parler différent portant le même nom. Ces deux groupes se réclament d'un ancêtre commun et la distinction est uniquement d'ordre linguistique. Guillard, s'inspirant des écrits de Milbrat et de Lamouroux rapporte que

"les premiers renseignements écrits donnent comme limites au groupe Toubouri : au Nord la ligne Domo-Guidiguis à l'Ouest la ligne Guidiguis-Mbourao, au Sud Mbourao-Tikem et à l'Est l'étroite bande longeant le lac, de Fianga à Domo, laissant sur les bords mêmes du lac Fianga une bande de terrain vide qui sera peuplée par d'autres émigrés: les Wina. Dans ces limites qui sont restées grossièrement les mêmes depuis cinquante ans, si les Toupouri constituent la masse écrasante de la population, on trouve cependant "d'autres populations étroitement mélangées et complètement assimilées. Parlant Toupouri, suivant les mœurs et coutumes Toupouri, n'ayant qu'un très vague souvenir de leur origine grâce au nom conservé de l'ancêtre ou du clan, elles ne se distinguent en rien de la masse. La très grosse majorité des habitants de Golonpui et le chef de terre lui-même sont des Mousseye du clan Sonok mais leur assimilation au Toupouri est telle qu'eux-mêmes se considèrent et agissent comme de véritables Toupouri[29]."

Ce brassage s'est fait à la faveur des différents mouvements migratoires qui ont eu lieu à l'ère précoloniale et qui continuent de s'effectuer dans les zones vides d'hommes. Il s'agit aujourd'hui des mouvements pionniers dus au manque de terre en rapport avec l'accroissement naturel de la population.

Les clans tpuri sont regroupés en trois fratries : les Banré, les Goua et les Doré. Les Banré, clans forgerons, représenteraient le fond de peuplement le plus ancien du pays tpuri. La forge est d'une telle importance chez les Banré que l'on a parfois tendance à identifier Banré et forgerons :

«Certains prétendent que les Mongouri, actuellement dispersés et complètement assimilés à la masse tpuri, mais exerçant le métier de forgeron, seraient les

[28]Boulet (J), Beauvilain (A) et al., « Les groupes humains » in Boutrais (J) et al., *Le Nord-Cameroun. Des Hommes. Une région*, op. cit. p. 130.

[29]Guillard (J.):, op. cit. p.66

descendants de ces premiers occupants du pays.» (Guillard 1965, p. 63.)

Les Gouwa sont constitués de clans qui n'appartiennent ni aux Banré ni aux Doré ; parmi eux, on cite les suivants : Fékné, Gouédjéré, Dingri, Intéré, Guémaré, Mounkéra, Doŋlonre, Gouyouri, Momboui, Darbéré, Mindaoré, Movéné, Gambouri, etc.

Les Doré sont les clans les plus nombreux et comptent les Goudoum, Dablakri, Mo-waŋ-Séré, Mo-waŋ-Dawa, Mo-waŋ-Kidifi, Nimbakri, Yowé, Ngaré... A côté de ces grands ensembles de clans, on en recense d'autres, venus plus récemment de chez les Moundang, de chez les Wina, ou encore de chez les Moussey.

Les Tpuri et leurs voisins : mélanges et échanges

« Aime ton prochain comme toi-même » est une parole biblique qui semble très difficile à appliquer. L'on dirait que l'homme a subitement décidé de se haïr. Aurait-il circonscrit la sémantique du prochain juste dans le contexte de choix particulier de ceux à aimer et d'autres à mépriser ? Le voisin serait-il cet homme que l'on recherche à longueur de journée sans le trouver ?

Le Tpuri a ses propres représentations du voisin. Le Peul serait fourbe, paresseux et trompeur. Il n'aime pas se salir. Il vit des fruits de l'escroquerie. Ses femmes sont hautaines. Ses enfants mal éduqués. Ces derniers ont le ventre plein d'oxyures car leurs mères ne savent pas les traiter avec les herbes traditionnelles. Ces femmes ont les hanches libres, puisqu'elles ne portent pas de cauris autour de la taille. Leur nourriture est faible et nage dans des sauces gluantes. Voilà ce que le Tpuri sait ou croit savoir de son voisin peul.

Le Moundang lui serait chiche. Il se cache avec la nourriture, aime les sauces aux haricots et au follere à lapâte d'arachide. Ses femmes sont plus sales que les femmes tpuri, observe ce dernier. Frère du Tpuri, il récolte néanmoins un peu plus de respect que le Peul.

Le Massa est nerveux, aime la dispute et sauve cependant son honneur dans le gourna. Il aime les vaches et le lait. Ses femmes d'une noirceur d'ébène aiment le poisson et les pipes noires. Sa langue prête au Tpuri beaucoup de mots nobles. Frère du Tpuri dans le Goni, l'initiation au gourna, il récolte du respect et de la considération dans le contexte des relations humaines.

Tels sont les préjugés, les stéréotypes, les idées du Tpuri face à ses voisins. Mais il serait juste de voir comment le Tpuri est vu par les autres. D'aucuns le qualifient d'un être sans but. Jouisseur et sans grande ambition, il apparaîtrait comme un être sans vision et naviguant à vue dans un monde qui évolue. Mais le miroir dans lequel l'on voit l'autre est toujours un peu plus sale et l'on est toujours un peu plus exigeant par rapport à ce qu'il est.

Toupouri, Toubouri, Tpuri – lequel est juste ?

Si officiellement, le peuple est désigné au Cameroun de Toupouri et la langue de toupouri, il n'en a pas toujours été ainsi. Il existe plusieurs orthographes du terme qui les qualifient. L'on retrouve Tuburi chez Hans Dominik (1906) et d'autres auteurs allemands. Ensuite les expressions Toubouris parsèment la littérature coloniale française (Milbratt (1912), Herse (1934), Marin (1937)). Ebert (1952) écrit même Tubiri. Ruelland préfère tupuri dans ses recherches sur la langue dans le village de Mindaoré au Tchad. Feckoua est ambivalent, dans sa thèse il a utilisé l'orthographe Tupuri (1977), mais depuis 2002 il semble préférer Toupouri. Bien d'autres auteurs à l'instar de Tourneux et Seignobos utilisent systématiquement Toupouri. La thèse de doctorat de Fendjongue sur le pouvoir chez ce peuple utilise aussi l'orthographe Toupouri. Les auteurs religieux (Kleda, Cappelletti) emploient tupuri.

Le seul auteur qui s'accroche systématiquement à l'orthographe tpuri est Kolyang Dina Taïwé. En effet, nous justifions cette utilisation par la sémantique propre au peuple lui-même. Pose-t-on la question « qui es-tu ? » (**ndo diŋ je mãy ?**) à un membre de ce groupe, il répondra *je suis un T^{e}puri* (**ndi diŋ je T^{e}puri**). Le « T » étant « humide », comme comportant un « e » aspiré. Le « i » final étant une déclinaison. En effet, l'on dit **a diŋ jar T^{e}pur woo** (*ce sont des T^{e}pur*). Le terme **je** (pluriel **jar**) désigne le genre humain suivi de la spécificité raciale, clanique ou sociale. Le peuple se nomme lui-même **T^{e}pur** (décliné en **T^{e}puri**). Nous avons donc préféré la désignation **Tpur** (déclinée en **Tpuri**) à toutes les autres appelations car plus proche de la prononciation avec laquelle les concernés se désignent eux-mêmes. Les voisins peuls des Tpuri les nomment **Doreedjo**, les gens de Doré, en rapport avec le Pape des Tpuri, Wang Doré.

Les conclusions rapides

Le rôle du commentateur n'est pas toujours d'éclaircir ce qui est déjà clair. Nous nous gardons donc de tout commentaire sur ce qui s'est dit précédemment.

Le caractère pluriel du pays tpuri se confirme à travers ces diverses contributions. Nous sommes ici en présence d'une définition d'un groupe humain. Il s'agit ici des contradictions historiques, mais l'historie est une interrogation perpétuelle, car seule dans le questionnement que se construit l'avenir de l'homme.

Demain n'est fait que des discussions d'aujourd'hui.

Comment vivent-ils ici à Douala, nos frères qui ont quitté le village ?

Phil Peldjao et Môô Raïwé Temga
Club CDE-SAARE-DOUALA

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Les semaines ne peuvent en être autrement et il va de soi que les mois et les années ne se ressemblent point. Une année peut arriver où on décide de tout abandonner, de tout gâcher, de partir en mésaventure, non en aventure tout simplement. C´est comme cela qu´il est arrivé à nombre de nos frères, un jour, un moment où ils ont décidé de partir, les pour telles raisons, les autres pour rien, juste pour partir, pour partir voir. Et ils sont là depuis quelques mois, quelques années, quelques décennies, mariés ou non. Ils vivent au jour le jour. Où à chaque jour suffit sa peine tandis qu´au village, parents, épouses ou enfants attendent, attendent et attendent vraiment... le retour.

Qui sont-ils ?

Ils sont des hommes comme les autres hommes, des jeunes comme les autres, nés de parents pauvres, fils d´anciens combattants retraités au village. Ils sont bacheliers, brevetés, certifiés mais aussi et surtout ils sont sans papiers. Rien du tout, même l´acte de naissance. Ils parlent français mais ne parlent pas de langue de molière. Certains ne peuvent pas placer le point sur déjà écrit. Ce sont nos frères, nos cousins, nos enfants, nos maris, nos oncles ou nos neveux.

Pourquoi sont-ils partis ?

Les raisons d´une bonne action, on les chante mais les raisons d´une mauvaise action ne se disent pas aisément. Combien sont ceux qui peuvent vous dire réellement pourquoi ils ont quitté le village ? Néanmoins, on en connaît. Ils vivent dans la même ville mais ils n´ont pas quitté le même village et les raisons ne sont nullement pas les mêmes.

Pris en flagrant délit, certains ont choisi de fuir la honte ou déception amoureuse, conflit parental, poursuite judiciaire justifient la présence des uns ici à Douala. D´autres par contre ont cru que le paradis se trouve justement là où la houe est loin de soi, là où les ânes sont des voitures. D´autres encore, les plus respectables sont cru qu´ils allaient se faire des pognons en quelques années pour rentrer au village. Ils ont vu tel autre venu de Douala et qui semblait vivre bien et ils ont aussi décidé de partir. Les autres en fin sont partis pour rien.

Que font-ils alors ?

Jardiniers, marmitons, fossoyeurs, colporteurs, vendeurs des beignets, boutiquiers, taximen... et bien sûr G.N (Shut!) On dit V.N et non G.N ou veilleur de nuit et non voleur de nuit. Il est pertinent d´insister sur cela puisque c´est notoirement leur travail. C´est au soleil couchant qu´on les voit sur les routes toujours pressés pour se rendre au "bureau". Assis dehors près de l´entrée d´une usine ou d´un domicile, ou couchés à la véranda pour les chanceux, on y passe ainsi les nuits, toutes les nuits pour veiller sur le sommeil des autres. Les autres qui sont nés de la terre comme nous. On trouve cela bien parce qu´on ne fait rien, on s'assied et on attend tout simplement que le bon soleil se lève.

Quand ils ne sont pas au travail, ils sont dans les cabarets s'enivrant de bil-bil ou de fôfô comme ça se dit ici. Et tout le monde sait qui sont les compagnons de l´ivrognerie : dépense inutile, prostitution. Quand ils ne sont pas aux cabarets, ils sont entrain de fomenter un coup de vol au port ou entrain de méditer, de prier sur l´arrivée des chevaux du PMUC.

Où vivent-ils ?

Partout. Presque partout mais certains quartiers connaissent des concentrations particulières : les quartiers sales, inondables sans routes bitumées et où les habitations nous rappellent les tandis dans lesquels les israéliens vivaient en Egypte sous Pharaon. Ils sont à nylon, à New-Bell, à Bonabéri.

Généralement le lien de travail est loi, très loin même et ils s´y rendent on foot tous les soirs et

rentrent tous les matins, 30 km en moyennes parcourus par jour. Les lieux de travail sont généralement à Bassa, Bonamoussadi, Akwa ou à Bonandjo (le quartier administratif). Toutes ces souffrances, cette promiscuité, l´insalubrité. l´insécurité, la marche à pied pour 15.000 F, 20.000 F ou au plus 35.000 F CFA . Leur orgueil ne leur permet pas de dire le montant et il faut beaucoup d´astuces pour les amener À vous cette vanter cette vie. Attention Attention !! l´honneur revient aux seigneurs et pour les hommes de cette classe, tout ce qu´on peut leur donner, c´est le mépris, l´écrasement de leurs droits et libertés, licenciement sans raisons valables, escroqueries par ci et par là. Mariés ou pas, beaucoup d´eux ci nourrissent de vieilles femmes Bassa, Douala, Bami ou anglophones qui passent pour être leurs "maîtresses". Combien sont-ils morts de SIDA ? combien portent le Virus ? Combien attraperont encore le VIH demain ou ce soir même ?

Pourquoi ne rentrent-ils pas ?
Souvenez -vous des raisons pour lesquelles ils avaient quitté Golonpui, Golonghini, Golondere ? Il faut tout juste ajouter que les moyens ne sont pas évidents et surtout que la honte est une prison dans laquelle les cœurs sont enfermés.

Et quand certains rentrent souvent, c´est qu´ils sont physiquement ou moralement obligés de rentrer. Le cas le plus fréquent est celui des maladies graves incurables dans les hôpitaux. C´est en ce moment qu´on pense au vieux marabout, à la vieille sorcière et parfois le malade rend l´âme en route alors que la famille attendait. D´aucuns rentrent seulement lorsqu´on leur annonce le décès du père ou de la mère. D´autres, recherchés par la police ou par leur patron qu´ils ont volé reprennent le chemin du village pour y trouver refuge. D´autres encore se sont retrouvés au village à contre cœur : c´est le cousin ou les parents qui ont usé de leur force, de leurs moyens pour les faire rentrer. La dernière vague, c´est bien celle de ceux qui sont rentrés chercher les épouses. Valises volées au patron, lunettes, lecteur de cassettes et avec des cassettes de musique traditionnelle (YINWE, BOUYAM) sont les moyens incontournables pour séduire la fille du village et ses parents.

Le club CDE SAARE de Douala soucieux du sort amer de ses enfants en ville, a eu à rencontrer quelques uns dans les rues, les lieux de travail, les cabarets et leur pose des questions estimées affectives. Il a fallu tu temps, de la ruse de la sympathie pour savoir beaucoup de chose sur leur vie. Pour les raisons d´intimité, nous avons changé les noms. Toute coïncidence avec des personnes vivant ici à Douala ne sera que pur hasard.

Ka'arang : Monsieur bonjour ! le plaisir de vous connaître de nom me préoccupe

Wouanday ; on m´appelle, âgé de 30 ans et marié.

Ka'arang : pouvez-vous me dire pourquoi vous avez abandonné le village au profit de la ville ?

Wouanday : tu sais mon frère, la raison n´est pas claire. Je peux te dire que c´est parce que quand j´avais 18 ans en 1990, mon père a refusé que je me marie de la jolie Woyang, celle que j´ai beaucoup aimé. Il voulait plutôt de Maïtabaï, fille de son ami Waïdou. Or cette Maïtabaï cherche ainsi à se remarier pour la 3e fois. Mon père a refusé et décidé de ne plus me doter ma femme ; raison pour laquelle je suis à Douala-New-Bell.

Ka'arang : Et maintenant j´espère que vous êtes là pour chercher le moyen de vous marier. Qu´est-ce que vous faites exactement ?

Wouanday : Depuis que je suis ici, je travaille comme veilleur de nuit chez un médecin à Bonandjo pour un salaire mensuel de 28.000 F CFA. Là dedans, je loue ma maison à 8.000 F, le taxi me prend (400 f / jour fois 28) = 10800F et vous comprenez que j´ai de la peine pour me nourrir.

Ka'arang : Et si tel est le cas, ne sera-t-il pas préférable de rentrer et aller vers les travaux champêtres ?

Wouanday : j´avais justement pensé rentrer mais j´ai honte d´y aller bredouille. D´ailleurs je n´ai même pas l´argent de transport. Mais quand même, j´écris de fois de lettres à ceux qui sont au village.
Celui-ci s´appelle Naga, un Pmuciste de talent, Ka'arang l´a rencontré sortant du kiosque au coin de l´usine CCC vers le côté du carrefour Ndokoti, journal à la main.

Ka'arang : Naga bonjour, je vous connais en tant que cousin de ma mère. Vos parents sont à Ndué "au village". Mais qu´y a-t-il à venir dés 6 H 30 à l´usine tandis que vous êtes veilleur de nuit à Bonamoussadi ?

Naga : Non, ce que j´avais joué hier, j'ai raté 2 numéros sur quatre. je vais aujourd´hui réussir, j´en suis sûr. Quand je vais gagner ne serait-ce

que 3.000000f cfa, je vais payer les 5 mois de loyer et soigner ma maladie, rembourser mes diverses dettes d´environ 950.000 et espérer me rassasier de fortes boissons cette fois ci.

Ka'arang : Merci, qu´il est bien pensé : rembourser les dettes et payer le loyer. Mais votre espoir sur le PMUC qui vous a déjà pris si énormément de l´argent est-il fondé ?

Naga : Mais toi aussi ! Quand on joue au PMUC, on ne doit compter que sur la chance ; 1 numéro hier, 2 aujourd´hui 4 sur 4 demain. N´est-ce pas je vais les avoir ?

Ka'arang : En tous cas, que cette chance te soit accordée. Merci d´avoir perdu du temps avec moi, je vais à l´église à Bonandjo, à la prochaine.

Voilà Ndoumga avec Siouna, tous deux de Dziguilao rentrent du marché de Fôfô ici à Bonabéri.

Ka'arang : Mes amis bon après midi !

Ndoumga : (étant ivre) ta mère, bonsoir aussi. Est-ce que toi médecin pour de santé des gens ici à Bonabéri ? Le vin est fini au marché, tu pars où à 17 h ?

Ka'arang : Je suis juste du passage pour vous saluer, rendant ainsi visite à mes frères que vous êtes surtout que nous sommes du même arrondissement Taïbong.

Ndoumga : ça c´est bien mais seulement que je n´ai plus rien à te donner. Comme tu le sais, je suis veilleur de nuit ici à Bonandjo pour un salaire de satisfaisant de 31.000 f CFA par mois. Là dedans, le fôfô me prend en moyen 17.000 à 19.000 f, le loyer 8.000 f et le reste pour ce qui reste. Là maintenant, il ne me reste que 325 F que voici. On fait comment ?

Ka'arang : Non, merci déjà, le plaisir c´est de vous voir en santé et de savoir si tu peux aller au village d´ici peu. Je voudrais vous commissionner chez les parents de Nguelna afin qu´il puissent venir chercher leur fils qui est ici, atteint de la maladie là, sinon ils ne risqueront de ne plus jamais le voir.

Naga : La ilal la ... tu dis vrai ? Comme ça, il doit rentrer sinon il va mourir ici. S´il en est ainsi, il faut aller prêter l´argent chez les policiers Baowé, fils de son village ; parce que moi, je ne vais pas rentrer mains bredouilles alors que je suis ici depuis 15 ans.

Ka'arang : Merci je vais voir s´il faut que je prenne cette responsabilité de l´amener au village. Je vous laisse.

Après cette séparation, CDE SAARE continue ses recherches d´information. Ainsi, sur son passage, Ka'arang rencontre Danra, Ndawa Laurent titulaire d´un baccalauréat série A, du village Saoringwa.

Ka'arang : cher Laurent, bonjour. Avec votre permission, je voudrais savoir pourquoi vous êtes ici à Douala et surtout quand ? Parce qu´étant nouveau dans la ville, il me faut entrer en connaissance des véritables problèmes d´ici, expliqués par un ancien que vous pouvez être.

- Laurent : Bien, les explications de votre question à premier abord difficile à répondre, me disposent à vous répondre surtout que je me trouve bien sûr pas obligé, mais moralement contraint par ma disponibilité et le sens même du devoir à l´autre. Eh bien je suis ici depuis 1991, un an après l´obtention de mon Bac...

Déportation des Tpuri vers les régions du nord, du centre et du sud : le temps des regrets ?

BELLO-PIERRE

En considérant comme pays originel des Tpuri, l'espace qu'ils occupaient au lendemain des indépendances, cet espace s'est élargi par propension successive et progressive vers les zones environnantes. Les populations d'origine tpuri qui vivent aujourd'hui en dehors de cette délimitation contiguë et presque homogène sont très nombreuses. On les estime à plus de la moitié de ceux qui sont restés dans cette circonférence continuellement grandissante.

Il faut classifier ces Tpuri de la diaspora en deux groupes. Le premier groupe est constitué de ceux qui sont sortis de cette circonscription pour des raisons autre que l'agriculture et l'élevage. Ce sont les élèves et étudiants, les fonctionnaires et autres travailleurs, puis les débrouillards qui sont allés se chercher en ville. Le deuxième groupe qui fait l'objet de cette réflexion est constitué des gens qui ont été déportés de leurs villages respectifs par des projets gouvernementaux vers d'autres zones pour mettre en valeur des terres au profit de l'agriculture. IL s'agit notamment de ceux qui ont été emmenés à Maga pour la riziculture, de ceux de

la Région du Nord (Lagdo, Touboro, Rey, Poli) pour le coton, ceux de l'Adamaoua pour le blé (Wassandé), ceux de Nkoteng et Mbandjock pour la canne à sucre et des autres de Dizangue, Nyété pour l'hévéa. Ceux qui ont suivi les premiers déportés rentrent également dans cette catégorie puisque tout a été fait que qu'ils suivent. Là où vous installez un Tpuri, dix autres suivront chaque année. Ils ont donc été déportés (c'est le terme qui convient le mieux) grâce à des projets bien pensés par les géniteurs non pas pour leur profit à eux, mais pour le profit des initiateurs du projet. Tous les mots flatteurs ont été utilisés pour leur faire miroiter un certain paradis, un paradis certain. Aménager les terres et booster la production agricole. Ils l'ont fait ; parfois plus que ce que l'on imaginait. Ce qui a fait dire à un fils tpuri que « là où les Tpuri s'installent, le désert suit ». C'est pour témoigner de leur capacité à aménager les terres (détruire les arbres, arbustes et herbes, piocher le sol). Si ne sont pas nos cousins, nos oncles ou nos voisins, c'est que ce ne sont pas nos parents ou certainement nous-mêmes qui avions quitté avec tant d'allégresse vers des horizons nouveaux. Plusieurs années après, le bilan, du moins provisoire doit être fait pour évaluer si ces départs ont été profitables ou préjudiciables pour les individus et pour la communauté. Avant d'entrer dans l'analyse des retombées et des regrets de ces départs organisés, il aurait fallu situer cet événement dans son contexte ancien. C'est une œuvre fastidieuse. Cependant, on peut se poser quelques questions. Pourquoi fallait-il prendre les gens pour ces zones? Pourquoi les Tpuri ont-ils été majoritairement ramassés? Comment ces migrations ont été organisées par les entreprises bénéficiaires? Malheureusement, nous n'avons pas de réponses officielles à ces questions.

« Il est grand de taille, teint noir, buste bien bâti et physiquement fort. Il vit de l'agriculture et quelque fois de l'élevage et pratique une chasse-sport à certaines périodes de l'année. » Voilà comment les premiers explorateurs européens ont décrit le Tpuri dans leurs livres-rapports-de-mission. Ce n'est un secret pour personne : quand les parcelles que l'on hérite ne sont pas suffisantes, quand le pâturage et le gibier deviennent rares, partir ailleurs est un impératif. Avec une densité de population parmi les plus élevées du pays, les départs pour de nouvelles terres ont permis de décongestionner le milieu. C'est probablement le principal avantage que nous tirons de ces migrations. Un avantage culturel discutable pourrait s'ajouter du fait du contact avec les autres peuples migrants et autochtones. Des échanges en médecine traditionnelle, techniques de chasse et de culture ont probablement eu lieu.

Pour ce qui est des préjudices causés aux uns et aux autres, il faut tout de suite déplorer l'éloignement. Ils ont été emmenés vers des zones où les voies de communication ne sont pas favorables. Routes pas praticables, coûts des voyages élevés. Ils ont été coupés de leur famille originelle, absents ou isolés pendant les événements heureux et malheureux et cela engendre des conséquences psychologiques énormes.

En plus des routes impraticables, il faut dire que beaucoup ont été jetés dans des villages nouveaux, sans écoles, ni dispensaires. Beaucoup d'enfants n'ont pas été scolarisés pendant des années et ces enfants servaient à augmenter les surfaces cultivables de coton. Ce qui arrangeait les initiateurs du projet. Eloignés des plantes médicinales traditionnelles et sans dispensaires, le taux de mortalité infantile et maternelle a connu un accroissement dans certaines zones. L'encadrement de ces paysans n'a jamais été un souci pour la plupart des pouvoirs de proximité et on a enregistré des cas d'agressions à domicile le jour de la paie du coton.

La stigmatisation par des expressions telles que migrants est de nature à causer des problèmes de conflits entre eux et ceux que l'on considère comme autochtones. D'ailleurs, le conflit entre ces migrants et la SAIB dans la zone de Lagdo où ils sont forcés de quitter des terres qu'ils ont aménagées illustre bien ce mauvais traitement dont ils font l'objet de la part des autres paysans et même des illustres personnalités. On est à se demander comment l'Etat du Cameroun a pu accepter de prendre la fine fleur d'un peuple pour les abandonner dans des conditions qui fleure le crime contre la tpurité. Etait-ce un complot contre ce peuple de vaillants travailleurs ?

Depuis l'avènement du multipartisme en 1992, malgré leur ferme militantisme dans les différents partis, ils sont mis à l'écart au nom de la protection des autochtones. Ils sont ainsi obligés de jouer les seconds rôles comme ce fut le cas un partout à Lagdo, à Nkoteng, à Touboro, à Ngong où ils ont été adjoints au maire sans jamais être maire. Pendant qu'ils gonflent l'effectif des électeurs dans ces zones, on ne pense plus à eux quand arrive le partage. Cette situation frustrante à eu pour conséquence leur retournement vers l'opposition. Ce qui, somme toute, fait perdre beaucoup d'opportunités à ces valeureux militants. Sur le plan politique, ces camerounais dont on a diminué la citoyenneté pourront-ils la recouvrir un jour ?

Techniques et Technologies

Le Tpuri de la diaspora est-il vraiment *bili-biliseur*, *voleur d'homme* et *de sexe* ?

ENS Maroua /Jean Paul BALGA

Dans cet article, il s'agit de présenter quelques aspects de la vie de l'homme tupuri vivant hors de son milieu d'origine. On s'attardera notamment sur la consommation immodérée de *bili-bili*, la sorcellerie de *sah* et le phénomène passager du *vol de sexe* qui reste encore frais dans tous les esprits. Mais auparavant, nous allons brièvement parler du cadre géographique et de la poussée démographique qui sont en amont des mouvements migratoires.

1. Cadre géographique

D'après Feckoua (1977 : 32), les premiers renseignements écrits donnent comme limites au peuple tupuri : au Nord, la ligne Domo-Guidiguis, à l'ouest la ligne Guidiguis-Mbourao, au sud Mbourao-Tikem et à l'est l'étroite bande de terre longeant le lac de Fianga à Domo, laissant sur les bords du lac une portion de terrain qui sera occupée ensuite par les Wina. Ces limites sont restées grossièrement les mêmes depuis plus de cent ans. Daba (2001 : 9) rappelle que les Tupuri occupent un territoire situé au nord et au sud du 10e parallèle nord qui fait pratiquement la frontière entre le Cameroun et le sud-ouest du Tchad : au Tchad, dans la dépression du Mayo-Kebbi, Sous-préfecture de Fianga ; au Cameroun dans les Départements du Mayo-Kani et du Mayo-Danay. Ruelland (1992 : 6, 7) donne encore plus de détail quand elle écrit :

> Les Tupuri occupent une région de plaine au sud-ouest du Tchad et au nord-est du Cameroun, de part et d'autre de la frontière séparant ces deux pays, vers le 10° de latitude nord et le 15° de longitude est.
>
> Population à très forte densité (…), il est difficile à l'heure actuelle d'en estimer le nombre, les recensements les plus récents au nord-Cameroun n'ayant pas enregistré l'appartenance ethnique.
>
> Au Cameroun, les cantons de Doukoula, Tchatibali, Touloum, Bizili et Glonguini sont exclusivement peuplés de Tupuri qui débordent à l'ouest dans les lamidats de Kalfou et Guidiguis.
>
> Au Tchad, ils occupent dans la sous-préfecture de Fianga les cantons de Fianga, Youé, Tikem, débordant sur le canton kéra (…).
>
> Les Tupuri sont en perpétuel contact avec les populations, qui en majorité parlent des langues non apparentées à la leur. Ces contacts sont décelables au niveau de la langue dans de nombreux emprunts.
>
> Au nord-ouest du pays tupuri, le Diamaré au Cameroun est occupé par les Peuls, ennemis légendaires des Tupuri avec lesquels, de nos jours, ces derniers entretiennent des rapports pacifiques (…). Si les Tupuri ont été réfractaires à l'influence de la culture peule, la langue tupuri garde cependant de nombreuses marques du contact avec ces voisins (…).
>
> Plusieurs termes désignant les institutions (religieuses ou sociales) sont empruntés à la langue massa, langue tchadique de la famille afro-asiatique.

2. Situation démographique

D'après un ouvrage collectif (2006 : 7), les Tupuri sont un peuple très prolifique. La natalité est une des plus fortes du « grand-Nord ». Il n'est pas rare de rencontrer des femmes ayant mis au monde 10 ou 14 enfants. Cette natalité est malheureusement contrebalancée par une très forte mortalité infantile. Celle-ci semble tout de même en diminution comme l'indiquent les renseignements recueillis dans les archives de la mairie de Doukoula :

Mortalité infantile inquiétante

années	pourcentage
1960-1970	46%
1970-1980	45%
1980-1990	34%
1990-2000	40%
2000-2009	22%

Une enquête menée en 2007 par les prêtres de la mission catholique de Doukoula se révèle très significative :

N°	nom de la mère	nombre de naissance	enfant mort en bas âge
1	Maïwilga	9	4
2	Maïliga	3	2
3	Maïpa	9	4
4	Nemba	4	2
5	Maïnipa	5	2
6	Maïba	3	1
7	Wada	8	6
8	Maïwang	8	3
9	Wiwa	7	3
10	Maïdanra	13	13
11	Daïpa	2	2
12	Daïdjorwé	9	5

Soit 47 décès pour 80 naissances. Ce taux élevé de mortalité est dû principalement aux ravages causés par la méningite et surtout la pneumonie. En effet, les enfants ne portent presque pas de vêtements, et cela depuis leur plus jeune âge. Les fortes oscillations diurnes de température, au début de la saison sèche, l'ignorance des mères qui, au petit matin, versent sur le corps de leurs bébés, en guise de toilette, de grosses calebasses d'eau froide, contribuent à cette mortalité infantile.

Chez les adultes, l'âge moyen des décès est assez bas. Il s'établit autour de 47 ans pour les hommes et de 43 ans pour les femmes. Néanmoins, les naissances l'emportent largement sur les décès, et la population s'accroît. Nous donnons, à titre indicatif, un tableau de l'évolution de la population de Tchatibali sur une période de 25 ans. Après avoir consulté les archives de ce Canton, nous avons établi les statistiques. Les différences représentent les mouvements verticaux de la population, l'émigration contrebalançant à peu près l'immigration :

Croissance démographique remarquable

année	population	observation
1980	2601	croissance sensible
1985	3575	
1990	4527	
1995	5841	
2000	6519	
2005	8547	
2009	8870	

Avec la vaccination, la nivaquinisation et les programmes de santé de proximité porte-à-porte mis en place par le gouvernement, nombreuses sont des femmes qui comptent 8 à 12 enfants vivants. La mortalité infantile a sensiblement baissé et participe de l'accroissement général de la population comme l'a si bien illustré ce cas du canton de Tchatibali. D'après Cappelletti (1996 : 2), le peuple tupuri totalise environ 300000 âmes alors que Zoccarato (2005 : 4) lui, propose un chiffre encore plus élevé :

> Les Tupuri habitent une partie de la plaine nord-est du Cameroun et une partie du sud-ouest du Tchad, séparés politiquement par la frontière, mais unis par la même langue et la même tradition.
>
> Ils sont environ 350000 dispersés dans de nombreux villages et petits quartiers, qui disparaissent et se confondent avec la nature couverte de mil en saison pluvieuse, et qui émergent en saison sèche avec leurs toits caractéristiques et leurs greniers d'agile et de paille.

Ainsi, la terre ne suffit plus à nourrir son monde qui se chiffre à plus de 350000 âmes : les terrains se font de plus en plus rares. Par conséquent, il faut aller à la conquête de l'espace, émigration forcée.

3. Mouvements vers les *no man's land* et l'exode rural

Le boum démographique a contraint une bonne tranche de la population à abandonner sa terre natale pour aller vers d'autres horizons vermeils à la recherche des terres cultivables. Aussi bien au Cameroun qu'au Tchad, le phénomène touche en général tous les Tupuri : au Tchad, ces mouvements migratoires vers le Nord ont débuté vers les années 70 et se poursuivent encore jusqu' à nos jours. Feckoua (1977 : 35) remarque qu'ils ont changé de direction pour s'orienter vers le no man's land du sud-ouest où une kyrielle de villages pionniers sont créés dans les zones d'immigration de Gleindeing et de Koundoul. Aussi retrouve-t-on quelques colonies tupuri disséminées çà et là sur l'ensemble du territoire tchadien et notamment dans les grandes métropoles telles que N'Djaména, Moundou, Sar, Pala… S'agissant des Tupuri vivant au Cameroun, ces mouvements pionniers ont également démarré à la même époque à cause du spectre de la famine qui plane sans cesse sur la région de l'Extrême-Nord. Le Nord reste la région-

cible qui a réservé un accueil chaleureux à ces immigrants qui se comptent par milliers en quelques années seulement : on trouve une forte communauté tupuri à Konrong, Maïdinring, Bibemy, Lagdo, Ngong, Tcheboa, Poli, Mbé et même à Mbandjock. Boulet (1978 : 140) observe une présence massive de la communauté tupuri à Mbandjock, dans la région du Centre :

> Un important mouvement de la population jusqu'alors saisonnier, s'est même créé vers les champs de canne à sucre du complexe agro-industriel de Mbandjock à 100 Km à l'est de Yaoundé.

En effet, il nous a été donné de constater que les émigrants sont globalement bien accueillis partout où ils ont choisi de s'installer. À Ngong, Tcheboa, Lagdo, Guna, Poli, Mbé, Tuboro, Rey-Bouba,...chaque émigrant, à notre connaissance, a pu, avec la collaboration des *Adjia* (représentants du Lamido), se procurer des terrains nécessaires pour subvenir aux besoins de sa famille. À Guna par exemple, un ami m'a confié qu'il s'est taillé la part du lion avec 48 hectares. Il devient, comme nombre d'entre eux grand propriétaire terrien. En dépit des problèmes politiques qui ont défrayé la chronique dans les années 2000, les émigrants tupuri jouissent aujourd'hui d'un calme relatif dans leurs villages respectifs. Chacun produit assez de céréales pour répondre aux besoins des siens.

Toutefois, il semble que le problème se pose désormais en termes de gestion. Une chose est de produire, une autre est de savoir utiliser ce qu'on a produit. En effet, le Tupuri est connu comme un consommateur invétéré de *bili-bili.* Dans le milieu tupuri, l'alcoolisme est perçu comme une qualité humaine. Quand on dit par exemple de Toklom qu'il est un *pay yii*, c'est mélioratif. Cela signifie que Toklom est un grand consommateur d'alcool : homme généreux ayant le sens du partage, en un mot c'est homme honorable. Par ailleurs, l'homme qui ne boit pas du *bili-bili* est perçu comme un être asocial, chiche, égoïste, radin, négatif, un paria, un homme en mage de la société... On dit de lui qu'il est « une femme ». Ces différentes représentations sociales font que nombre de Tupuri, d'origine ou de la diaspora, s'adonnent éperdument à l'alcool pour être « bien vu » par les autres. Dans cette logique d'imitation servile, il est difficile pour le Tupuri d'améliorer ses conditions de vie parce qu'une bonne partie de son économie va dans le *bili-bili*. Il faut se retrouver un Lundi soir à Ngong au marché nommé *Haya-haya* ou à Lagdo au quartier tupuri à 18h pour évaluer l'ampleur du phénomène.

En dehors du *bili-bili* qui pose déjà énormément de problèmes, on a constaté que d'autres maux minent la communauté tupuri de la diaspora : la sorcellerie de *sah* notamment. Chacun y va de sa définition, mais on retient qu'il s'agit d'une sorte de magie qui consiste à tuer mystiquement les gens pour récupérer leurs âmes afin de constituer une main-d'œuvre gratuite dans son champ. C'est dire que les personnes mortes sont en quelque sorte ressuscitées et transformées pour devenir serviteurs et esclaves du sorcier. Cela dit, presque tout le monde s'accorde à dire que cette magie de *sah* n'est pas d'origine tupuri. Elle serait venue des Mundang vers les années 70 pour élire définitivement domicile chez les Tupuri. Cette pratique de sorcellerie se passe maintenant comme une force redoutable avec laquelle on peut inquiéter à tout moment son ennemi en l'accusant de *sah*. Vrai ou faux, personne ne cherche à vérifier une fois que le spectre du *sah* plane sur votre tête. À Tuboro ou à Tcheboa, le *sah* est ainsi devenu une épée de Damoclès dans les mains des vauriens qui accusent, à tort ou à raison, leurs compagnons qui se distinguent de la masse paresseuse.

Le *sah* s'ajoute ainsi au *bili-bili* pour détériorer davantage les conditions de vie des Tupuri de la diaspora. Mais, cela ne suffit pas. Pour rendre le milieu tupuri presque invivable, un troisième phénomène se rajoute, *le vol du sexe*. Il y a deux ans exactement, les rumeurs ont couru ; on a entendu ici et là qu'une nouvelle pratique est arrivée : le *vol du sexe*. Puisqu'il s'agit d'un domaine sensible, la nouvelle a défrayé la chronique, on en a beaucoup parlé dans toute l'étendue du territoire camerounais. Des instructions ont été données : on ne devrait pas répondre aux salutations des inconnus ni tendre la main à qui que ce soit. Mais, malgré toutes ces précautions, des « fausses alertes » ont été signalées dans certains quartiers de Maroua : au Pont-Vert et à Hardé par exemples, les cas de *vol de sexe* enregistrés ont révélé que les responsables se trouvent être des Tupuri. Les autres cas vécus à Garoua au quartier Roumdadjia tournent également autour des Tupuri. Ainsi, les Tupuri se passent pour des *voleurs de sexe*. Voler le sexe d'autrui,

pour en faire quoi? Pour quelle fin ? C'est toute la question.

Au terme de cette réflexion, on réalise que les Tupuri occupent une bonne partie de la frontière entre le Cameroun et le Tchad, soit le nord-est de l'Extrême-Nord du Cameroun et le sud-ouest du Tchad. Le peuple très prolifique, est porté vers l'extérieur en direction des no man' s land et des grandes métropoles tchado-camerounaises. Il vit de l'élevage et surtout de l'agriculture. Mais les Tupuri sont connus comme des grands consommateurs de *bili-bili*, des grands sorciers de *sah* des grands *voleurs de* sexe. Toutefois, dans la mythologie Doré, le *bili-bili* est d'origine mundang. Il en est de même de la sorcellerie de *sah*. Le *vol du sexe* vient aussi d'ailleurs. On est surpris de constater que toutes ces mauvaises pratiques se retrouvent réunies chez les Tupuri. Dans cette logique, le Tupuri peut être comparé à un vautour qui est toujours porté vers tout ce qui est pourriture. On se pose la question de savoir pourquoi les pratiques négatives élisent facilement domicile chez nous ? Pourquoi les Tupuri sont-ils essentiellement amenés à copier les tares, les défauts des autres ethnies ? Autrement dit, qu'est-ce qui favorise la réception de ces mauvaises pratiques en milieu tupuri. Ce peuple dynamique ne gagnerait-il pas à inverser la tendance, c'est-à-dire à copier les points positifs, les qualités des autres pour espérer améliorer ses conditions de vie ?

Bibliographie

DABA, D., 2001 – *Ethnicité et évolution linguistique, les langues du sous-groupe Adamawa parlées au Cameroun : les cas des mbum, mundang et tupuri*, mémoire D.E.A., Université de Ngaoundéré.

CAPPELLETTI, P.G., 1996 –*Dictionnaire tupuri–français*, Mission Catholique Guidiguis, inéd.

CAPPELLETTI, P.G 2004, *Dictionnaire tupuri – français*, Mission Catholique Guidiguis, inéd.

COLLECTIF, 2006, - *Les Tupuri*, Maroua, Éditions PIME.

FECKOUA, L. L., 1977 – *Les hommes et leurs activités en pays toupuri du Tchad*, thèse de 3e cycle, Paris III.

RUELLAND, S., 1988 – *Dictionnaire tupuri-français-anglais (région de Mindaoré, Tchad)* Paris, Peeters/ SELAF.

RUELLAND, S., 1990 - « La négation en tupuri », pp. 181-203, in *Linguistique africaine 4*, Paris, G.R.L.A, Université Paris.

RUELLAND, S., 1992, *Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad), Phonologie, morphologie, syntaxe*, thèse pour le Doctorat d'État ès-Lettres, Université de Lille III, Paris.

ZOCCARATO, S., 2005 – *Le beau cheval mange la corde*, Maroua, Édition PIME.

La diaspora tpuri au Sud-Cameroun au xxème siècle

Agoni Christophe

Projet de thèse, 2003

Le présent travail a pour ambition d'étudier l'impact des communautés tpuri dans quelques villes du Sud-Cameroun. Il s'inscrit dans le registre de l'histoire des migrations. Les migrations sont un déplacement d'hommes, un transfert de populations pour une durée plus ou moins longue dans l'espace. Elles sont davantage, des déplacements individuels ou massifs des individus ou groupes de personnes d'une région à une autre. L'histoire de l'humanité regorge, à cet effet, de nombreux récits, mythes et légendes qui retracent les péripéties de pérégrinations des individus ou groupes de personnes.

Alors que naguère en Afrique traditionnelle, les populations émigraient en groupe, notre ère connaît des migrations individuelles sinon familiales. Et le phénomène s'est considérablement accru au point que la notion de l'étranger est devenue une des préoccupations mondiales de l'heure. Ainsi la question des immigrés, de « boat people » , de « clandestins », de « sans papiers », des personnes déplacés et même des réfugiés se posent avec acuité. Outre cela, la constitution camerounaise du 18 janvier 1996 en a tenu compte. Il y apparaît, en effet, dans l'esprit et la lettre de ses dispositions, les termes de « minorité », d' « autochtones », d' « allogènes », attestant une fois de plus en plus que la question des migrations reste préoccupante .

Au moment où « Le collectif des migrants du Nord-Cameroun » originaires de l'Extrême-Nord et amenés à Lagdo dans le cadre du « Projet Nord-est-Bénoué » arrivent à attirer l'attention des camerounais sur leur situation critique par un mémorandum, le choix d'un sujet portant sur les communautés tpuri au Sud-Cameroun vient à point nommé. Cependant, pour une bonne compréhension du sujet, il importe, de définir ce qu'il faut entendre par « diaspora ».

Historiquement parlant, la notion de diaspora renvoie à la dispersion du peuple juif à travers le monde, à la suite des persécutions dont-il fut victime. Elle désigne en outre, l'ensemble des communautés juives dispersées. Dans le cadre de cette étude, le terme diaspora désigne

l'ensemble des communautés tpuri résidant au Sud-Cameroun et qui s'y sont établies à la suite de mouvements migratoires individuels ou collectifs.

Par ailleurs, et pour reprendre les termes du poète, « partir, c'est mourir un peu », force est de reconnaître que l'attraction qu'exercent les villes sur les habitants des campagnes est telle que beaucoup d'entre ceux-ci semblent faire fi de l'abandon souvent définitif de leurs villages d'origine. Ainsi, de nombreux groupes ethniques originaires du Nord-Cameroun quittent leurs villages et campagnes pour aller s'installer au Sud du pays. Les Tpuri, notamment, paraissent y avoir fait un déplacement important. En l'état actuel de nos recherches, nous ne disposons pas de sources statistiques fiables pouvant indiquer le nombre total des Tpuri résidant au Sud-Cameroun. Néanmoins, il faut souligner que, le mouvement des Tpuri vers le Sud du pays remonte à l'époque coloniale française. En 1951, le chef de la subdivision de Kaélé signalait le recrutement des Tpuri et Moundang par la société Hersent d'Edéa, Kribi et par la S.A.F.A. de Dizangué. L'avènement du complexe agro-industriel sucrier de Mbandjock fut aussi suivi, aux premières heures de l'indépendance du Cameroun, par une arrivée massive des populations de l'Extrême-Nord appartenant majoritairement à l'ethnie tpuri à Mbandjock. Les statistiques que fournit marcel Roupsard au sujet du complexe sucrier de Mbandjock sont ainsi révélatrices : à un échantillon de 470 personnes originaires du Nord-Cameroun, 70% étaient des Tpuri, 15% des Massa, 12,5% des Moundang et les 2,5% autres étaient des Mafa.

Graduellement, le mouvement migratoire s'est amplifié et, en dépit de la fin des convois et des difficultés de recrutement à la SOSUCAM, les villes de Mbandjock et Nkoteng ont continué à faire face à des vagues interminables de migrants venus, soit rejoindre leurs familles, soit tout simplement proposer leurs services à l'usine au point qu'on dénombre aujourd'hui plus de 12 000 ressortissants du septentrion à Mbandjock. Ce faisant, cette masse importante de Tpuri se trouve là, éloignée d'environ 1 000 km de ses villages avec non seulement la création de la S.F.C.T. de Batchenga, mais également et surtout depuis la création de la SOSUCAM le 8 juin 1965 et la SOSUCAM en 1975. Ils sont aussi nombreux à résider, depuis l'époque coloniale, dans d'autres villes du Sud-Cameroun à l'instar de Dizangué, Douala, Edéa et Yaoundé.

L'exode des Tpuri à l'intérieur du territoire national n'est donc pas un phénomène négligeable. Durant la seule période allant de 1976 à 1986, 11 928 habitants se sont déplacés dans le cadre du « Projet Nord-est-Bénoué ». Et le « Projet Gestion du terroir », une organisation non gouvernementale basée à Doukoula et fonctionnant en collaboration avec la SODECOTON, a enregistré, pour l'année 1997/98, la migration de 6 000 personnes ayant quitté l'arrondissement de Kar-Hay. Ces statistiques prouvent que le phénomène migratoire chez les Tupuri est très préoccupant au point qu'on peut qualifier cette ethnie de « peuple migrateur ». Le pays tpuri semble se dépeupler malgré l'engorgement démographique. Bien plus, ce sont les bras vigoureux qui désertent les campagnes et les villages. Ce qui hypothèque le développement harmonieux de la région ainsi délaissée.

A une époque plus lointaine, ce flux migratoire n'était pas observé. Le Tpuri était attaché à la terre qui avait vu naître ses aïeux. Il existait un lien ontologique entre ce dernier et la terre. Mal an et bon an, il se conformait au dicton selon lequel *a men tipalé pan bo go ga* pour signifier qu'on ne peut se débarrasser de la tombe de ses ancêtres. L'idée de la terre du Tpuri se rapprochait considérablement de celle des physiocrates. Lorsqu'on la quittait, l'on manquait ainsi aux obligations familiales, sociales et religieuses et l'on exposait sa famille toute entière à de nombreux malheurs. L'attachement du Tpuri à sa terre se traduisait aussi par le transfert systématique des corps vers les villages d'origines. Ceci contrairement aux usages et pratiques musulmanes. Il existait donc peu de choses qui soient si chères au Tpuri que sa terre, sa patrie, son village. Il fallait par conséquent naître et mourir sur le sol de ses aïeux. Mais alors, pourquoi « partir ! » ?

La réponse à une telle question n'est pas du tout aisée. D'où la formulation de cette étude sur le thème « **La diaspora tpuri au Sud-Cameroun au XXe siècle** » qu'il convient de délimiter clairement.

Il s'agit d'une part, d'une délimitation géographique et d'autre part, d'une délimitation chronologique. Le cadre géographique de notre étude est vaste. Il couvre les villes de Yaoundé, Mbandjock, Nkoteng, Douala, Edéa et Dizangué. Et, étant donné que le migrant tpuri subit le principe des vases communicants en rapport direct avec le milieu de départ, il faut y adjoindre le pays tpuri. Par vigueur méthodologique, il nous revient de présenter géographiquement ces villes en énumérant leurs potentialités et leurs facteurs attrayants.

Yaoundé est la capitale politique du Cameroun et, à ce titre, il est le siège des institutions du pays. Chef lieu de la province du centre et du département du Mfoundi, elle remplit de nombreuses fonctions. Tant vantée par les poètes et compositeurs de chants camerounais à l'instar de André-Marie TALLA dans son album ç succès ayant pour titre phare « je vais à yaoundé », cette ville accueille un grand nombre de personnes d'origine diverse à la quête d'un travail mieux rémunéré, d'un enseignement de qualité ou de toute autre activité. Les Tpuri y sont nombreux et résident dans les quartiers comme Melen et y forment une grande communauté. La présence de plusieurs peuples et tribus fait de cette ville un cadre cosmopolite et un véritable laboratoire de l'intégration nationale au Cameroun.

Mbandjock fait partie du département de la haute Sanaga dans la province du Centre. Cette ville est limitée au Nord par la commune rurale de Nkoteng, au

Sud par la commune rurale de Batchenga, à l'Est par la commune rurale de Soa et à l'Ouest par la commune rurale de Ntui. La population de Mbandjock est de 20 000 habitants d'après le recensement de 1987. Des données recueillies auprès de l'IFORD laissent supposer qu'à ce jour, cette population serait d'environ 28 000 habitants. Cette évolution fulgurante s'explique par l'affluence d'une masse ouvrière cosmopolite à l'assaut d'emploi au sein du géant agro-industriel sucrier qu'est la Société Sucrière du Cameroun. En somme, Mbandjock est une ville ou le sucre représente l'essentiel des préoccupations des populations. Mbandjock enfin, c'est 17 quartiers, 32 villages ; une grande communauté tpuri peuple la région et y a élaboré des organisations socioculturelles bien structurées : présence d'une chefferie, existence des associations culturelles et comités de développement, représentation dans les instances dirigeantes de la commune.

Nkoteng, tout comme Mbandjock, doit son émergence à la création de la CAMSUCO. C'est aussi la ville de la canne à sucre. Les Tpuri s'y sont implantés massivement au point que depuis l'érection de Nkoteng en arrondissement et la création de la commune rurale en 1997, des Tpuri sont représentés dans les instances dirigeantes de la commune. Située à une trentaine de kilomètres de Mbandjock, la communauté tpuri de Nkoteng cohabite tant bien que mal avec les autochtones et autres allogènes. Ces populations paléonégritiques de l'Extrême-Nord du Cameroun y ont également élaboré des organisations socioculturelles bien structurées.

Douala est la capitale économique du Cameroun et le chef lieu de la province du littoral. Porte d'entrée et de sortie, cette ville est parmi d'autres, la localité la plus pittoresque du Cameroun. Depuis la période coloniale jusqu'à nos jours, Douala a bénéficié d'une aura particulière auprès des administrateurs coloniaux et dirigeants du Cameroun. Son ouverture sur la mer justifierait peut-être cette admiration. Première ville industrielle du Cameroun, Douala est à la tête de toutes les relations commerciales et économiques du pays. De nombreuses populations désertent campagnes et villages et se dirigent vers Douala à la quête d'un éventuel travail. Les Tpuri paraissent y avoir fait un déplacement important. A l'heure actuelle, nous ne disposons pas de source fiable pour appuyer nos propos. Mais, tout porte néanmoins à croire qu'ils y sont nombreux et forment une grande communauté. Parmi ceux qui s'y sont installés, on dénombre de nombreux veilleurs de nuit, des élèves et étudiants, des fonctionnaires, et des opérateurs économiques. Des Tpuri sont aussi représentés dans les instances dirigeantes de quelques communes et un des leurs est depuis 2002, député suppléant.

Depuis la période coloniale jusqu'à nos jours, la ville d'Edéa accueille un nombre important de Tpuri travaillant dans les complexes agro-industriels et les industries de la place. Un nombre important de Tpuri de Dizangué se sont repliés sur Edéa et ont accru le nombre de Tpuri résidant dans cette ville. Tout comme les autres communautés Tpuri du Sud-Cameroun, les Tpuri d'Edéa ont élaboré des organisations socioculturelles à l'instar des associations culturelles et comités de développement.

Dizangué est un arrondissement de la Sanaga maritime. Cette ville à très tôt attiré les premiers migrants Tpuri au Sud-Cameroun. Cette ville constitue une zone de relais pour la dispersion des Tpuri dans les autres villes du littoral.

A la lecture de tout ce qui précède, il ressort que les villes De Yaoundé, Mbandjock, Nkoteng, Douala, Edéa et Dizangué constituent le cadre spatial de cette étude. Ce cadre n'est pas rigide. Il est bien vaste car il faut adjoindre à cette aire géographique le pays de départ. Quoique le pays Tpuri ait des frontières aux contours évanescents, dus aux migrations, dans le cadre de cette étude, nous délimitons le pays Tpuri dans l'Extrême-Nord du Cameroun et le plus précisément dans une partie des départements du Diamaré, du Mayo-Danay et du Mayo-Kani, départements où réside ce peuple. Du point de vue chronologique et historique, le travail que nous conduisons examine un phénomène qui couvre une grande partie du XXe siècle. C'est bien une gageure. On ne peut préciser avec exactitude l'année où le premier migrant Tpuri s'est rendu au Sud-Cameroun. Néanmoins, tout porte à croire que c'est bien dans les palmeraies de Dizangué, dans le Littoral, que les migrants Tpuri se sont rendus pour la première fois.

Historiquement parlant, cette étude couvre la période coloniale française car pour la mise en œuvre des exploitants agricoles, il fallait que le colonisateur ait recourt à une main-d'œuvre indigène. C'est à ce titre que les paysans tpuri furent recrutés à partir des années 1930 pour travailler dans les palmerais et dans les plantations d'Hévéa à Dizangué. Cette politique fut pratiquée aussi bien dans toutes les colonies de la côte d'Afrique qu'au Cameroun. Le Colon ne voulait pas compromettre sa santé en se livrant à un travail manuel.

Cette étude couvre également la période post-coloniale marquée au Cameroun par les règnes successifs des présidents Ahmadou Ahidjo et Paul Biya. Ce travail ne manque donc pas d'intérêt et si on s'en tient à tout ce qui vient d'être dit.

INTERET DE L'ETUDE

En centrant cette étude sur la diaspora tpuri au Sud-Cameroun, l'objectif scientifique de ce travail est d'étudier le comportement du migrant tpuri dans un climat de diversité ethnoculturelle et hors de son territoire d'origine. Nul n'ignore que, débarquer dans une ville pour un migrant qui n'avait souvent d'autres horizons géographiques que les limites champêtres des villages voisins, est une expérience fascinante et angoissante. L'adaptation du migrant tpuri dans la ville d'accueil ne va pas sans difficultés. L'atmosphère

psychologique dans laquelle se déroule la vie du migrant tpuri dépend pour une part de l'image que s'en font les autochtones. Le migrant en général et Tpuri en particulier provoque des sentiments ambigus et contradictoires dans la société d'accueil. Indispensable pour le travail qu'il effectue, il angoisse par tout ce qu'il draine derrière lui de différence culturelle. Ainsi, bien que réduite à la seule ethnie tpuri, cette étude met en exergue, un problème sociologique et historique aujourd'hui non négligeable parce que posant très souvent le problème de l'antagonisme autochtones-allogènes comme ce fut le cas en septembre 1976 à Mbandjock. Une étude théorique sur le phénomène à travers ce sujet sera digne d'intérêt.

Le Cameroun à travers ses cultures, ressemble à un habit d'Arlequin. Une étude sur la communauté des migrants tpuri dans les villes méridionales du Cameroun, de par sa logique, est d'une indéniable pertinence. L'Etat camerounais peut bien s'enorgueillir de sa diversité et, par conséquent, de la complémentarité de ses composantes certes, mais outrepassant cet aspect, cette étude examine aussi la problématique du choc et du dialogue des cultures, car la mobilité des personnes implique des mutations culturelles parfois radicales.

Cette étude examine, en outre, une question qui préoccupe encore les Camerounais : l'intégration nationale. En fait, au Sud-Cameroun, il se colporte toutes sortes d'images du ressortissant du septentrion. Il est appelé par des termes génériques : « wadjo », « haoussa », « mouton du Nord ». Et la quasi-totalité des Kirdi est appelée « Tpuri ». Le même son de cloche est rétorqué par les Nordistes qui traitent les ressortissants du Sud-Cameroun de « Gada mayo ». Cette attitude oppositionnelle divise ainsi le Cameroun en deux parties. Il est ainsi question d'évacuer les stéréotypes et les clichés, de dissiper les préjugés et les suspicions. Cette étude, dès lors qu'elle se penche sur cette question préoccupante de l'intégration nationale au Cameroun, ne manque pas d'intérêt.

Cette étude enfin, ambitionne d'évaluer la contribution de la communauté des migrants tpuri à l'essor et au développement des villes d'accueil et de leur terroir. En même temps, elle aborde la problématique de leur apport au renforcement de la conscience politique au sein de leur communauté. Ainsi, il nous revient de faire une analyse sur les écrits de nos prédécesseurs sur la question des migrations en générale et des migrations tpuri en particulier.

REVUE DE LA LITTERATURE

Les premiers écrits sur le Nord-Cameroun sont l'œuvre des explorateurs et administrateurs coloniaux européens. De ces productions livresques, certains peuples ont eu la part belle. Mais, d'autres, à l'instar des Tpuri sont restés et demeurent le parent pauvre de ces publications. Le phénomène semble perdurer, car même avec l'avènement des NTIC, notamment l'Internet, les sites concernant ce groupe tribal sont peu nombreux.

Jusqu'alors, l'unique ouvrage consacré aux Tpuri demeure monumentale monographie de Joany Guillard. Cet ouvrage est une référence et constitue la cheville ouvrière de la quasi-totalité des travaux sur ce peuple. Il a ainsi eu le mérite d'étudier les migrations anciennes des Tpuri et les tendances migratoires de ce peuple à l'intérieur tout comme à l'extérieur du territoire camerounais. Pour lui, le jeune Tpuri désire vivement « faire service ». Aussi, le moindre appel pour le recrutement de Gardes Camerounais, de simples gardiens régionaux, de tirailleurs rassemble-t-il, une foule de jeunes gens. Ainsi, pendant la dernière guerre (1939-1945), des Tpuri furent recrutés pour combattre aux côtés des troupes françaises. Nombreux furent aussi, ceux qui, traversant la frontière, sont allés au Nigéria pour se faire enrôler dans les forces de l'empire britannique. Il signale en outre que, jusqu'en 1950, le recrutement de travailleurs volontaires était effectué en pays tpuri par la S.A.F.A. pour ses plantations dans le Sud-Cameroun. Cependant, il manque de préciser que l'introduction des cultures de rente et la quête permanente de l'argent sont entre autres, les principales causes du départ massif des Tpuri vers d'autres cieux.

Podlewski perçoit le problème en plaçant l'argent au centre de son approche puisque l'absence des conditions matérielles viables est aussi à l'origine des déplacements de ce peuple. Il soutient que le coût élevé de la dot est la cause du départ massif des jeunes Tpuri vers les villes. Selon lui, jusqu'en 1963, le coût de la dot s'élevait à plus de 70 000 FCFA. Et il fallait encore donner à la belle famille plus de six bœufs. Comparer au coût de la dot chez d'autres peuples du Nord-Cameroun, ce taux était exorbitant. Ainsi, la plupart des jeunes, ne pouvant se marier avant 25 et 30 ans, et certains même au-delà de cet âge du fait du manque de bétail et d'argent, s'aventuraient, dans les villes à la quête d'un hypothétique travail rémunéré. Cela, dans l'espoir de rentrer se marier au bercail avec les économies qu'ils auraient accumulées. Mais dès lors qu'on se rend compte que chez certains peuples du Nord-Cameroun où la dot est facilement négociable, les populations émigrent néanmoins, on s'aperçoit aussitôt que le problème réside ailleurs. Même avec la démocratisation des mœurs où la dot n'est plus totalement exigée, dans la société tpuri également, la migration reste une donnée préoccupante.

Marcel Roupsard semble être le premier chercheur à s'être intéressé aux migrations des populations du Nord-Cameroun vers les villes méridionales du pays. Pour lui, l'essor démographique pose de plus en plus le problème de surpeuplement pour plusieurs réions de montagnes et de plaines de l'Extrême-Nord du Cameroun. Ainsi, d'importants mouvements migratoires ruraux se sont développés en direction du Sud-Cameroun. Il affirme qu'une concentration des populations du septentrion

apparaît dans les données statistiques du recensement de 1976 à Mbandjock.

Emboîtant le pas à Marcel Roupsard, Jean Pierre Bell s'est aussi intéressé à la communauté Kirdi travaillant à la SOSUCAM. Dans sa thèse, il étudie les rapports entre les autochtones et les allogènes au rang desquels se trouvent les Tpuri. Il mentionne la précarité des conditions de vie, L'insécurité et la médiocre intégration des nouveaux venus. Allant dans le même sens, Médard Lieugom relève qu'un accueil froid est généralement réservé aux migrants dans les complexes agro-industriels. Le migrant entre très vite en désillusion puisque les conditions de vie et de travail sont difficiles dans les territoires d'accueil. Mais, le grand mérite de J.P. Belle est d'avoir décelé la cause de la pléthore des migrants nordiste se trouvant dans la direction des cultures. A ce titre, il affirme que la quasi-totalité des migrants Kirdi est à forte dose masculine et provoque un dysfonctionnement au sein de la population autochtone. L'intégration du migrant en général et Tpuri en particulier n'était pas évidente. Mais dès lors que le migrant tpuri brigue aujourd'hui des postes électif sur la scène politique locale et que les mariages intra-tribaux sont légion, il y a lieu de croire que les migrations aboutissent et/ou consolident l'unité nationale.

Christian Seignobos, quant à lui, aborde la question des migrations d'une autre manière. Pour cet auteur, la saturation foncière et les famines récurrentes en milieu tpuri sont les causes principales de ces migrations. Dans le même ordre d'idée, Jean Louléo pense que le milieu naturel éprouvant, les potentialités limitées, l'engorgement démographique et l'exploitation intense des sols sont, entre autres, les facteurs générateurs des migrations. Il pousse le débat plus loin en affirmant que l'administration coloniale française et celle post-coloniale camerounaise ont incité les populations de l'Extrême-Nord Cameroun, densément peuplées, à l'émigration au nom d'une politique d'équilibre régionale.

Si ces causes sont réelles, il existe d'autres qui expliquent et justifient mieux l'exode des Tpuri vers les villes méridionales. Le chômage, la pauvreté et le déficit vivrier peuvent, à n'en point douter, expliquer le départ massif des Tpuri vers d'autres horizons. C'est pour cette raison que Yanda Lamtoing pense que l'émigration des paysans tpuri est le résultat de la recherche du travail ou de la conquête de nouvelles terres.

En parlant de la vie même du migrant hors de son territoire d'origine, Wassouni s'est intéressé à l'influence de la ville sur l'émigrant Kirdi. Pour lui, l'adaptation du migrant à cette nouvelle forme d'existence exige de sa part un effort de changement social car, le mouvement migratoire des populations, dans sa nature et dans son processus, entraîne des brassages, des éclatements ou des recompositions sociales et draine derrière elle, des effets pervers.

Toute autre est l'approche de Fendjongué Houli. Selon cet auteur, les phénomènes migratoires dans le Nord-Cameroun en général et chez les Tpuri en particulier, ne s'entendent qu'en les situant dans un contexte socioculturel et politico-économique de domination et d'exploitation auquel les producteurs subalternes ne trouvent pas encore de réponses alternatives valables. Nous avions déjà aussi et en même temps que Woumo Victor, soutenu et défendu un tel point de vue. Aussi écrivions-nous que le pouvoir autoritaire des chefs traditionnels en pays tpuri a très souvent conduit à une émigrations massive des populations des territoires soumis vers d'autres cieux et que certaines personnes se sont d'ailleurs réfugiées à Douala. Mais, dans sa thèse, Fendjongué Houli va très loin dans cette analyse. Aussi écrit-il que la majorité des gardiens privés encore appelés veilleurs de nuits et autres employés de maison que l'on rencontre dans les grandes agglomérations sont d'ethnie tpuri. Ces migrants résident dans les quartiers pauvres, dans les zones de relégation sociale où règne la promiscuité la plus aiguë. Dans cet univers, la marginalisation économique engendre l'émergence de réseaux de production qui défient le formel, et l'informel prend toute l'allure d'un secteur anarchique.

A la lumière de tout ce qui précède, il ressort que le phénomène migratoire, pris aussi bien sur le plan local que national, a fait l'objet de nombreuses études. Vouloir de nos jours investiguer sur les problèmes et les impacts des migrations peut paraître comme une entreprise superflue car bien des chercheurs ont déblayé ce terrain. Pourtant, l'explication du phénomène migratoire, les cherches effectuées montrent un certain nombre d'approches théoriques différentes, amenant à des conclusions divergentes. Outre cela, aucune étude scientifiquement menée, n'a été consacrée à la diaspora tpuri, résidant au Sud-Cameroun. Si ce n'est seulement à Mbandjock où ils furent étudiés dans le cadre d'études d'ensemble. Ces travaux sont utiles dans la mesure où ils permettent de baliser le champ d'investigation, d'affiner notre problématique et d'avoir une idée claire sur le phénomène migratoire. L'intérêt d'une telle perspective d'étude réside dans son approche novatrice, laquelle analyse les nouveaux motifs des migrations à l'instar du chômage, de la pauvreté. Et au moment où la lutte contre la pauvreté devient le credo de la plupart des discours officiels et un parangon de stratégie de développement durable, ce sujet est digne d'intérêt. L'originalité de cette étude réside aussi dans ce sens qu'elle se démarque des études antérieures sur les migrations. La plupart de ces études ont une orientation unique et se centralisent seulement sur les villes de destination. Avec un réel esprit critique, nous entendons étudier les contributions multiformes des migrants au développement de leurs contrées de départ. Il est ainsi indispensable de dégager la problématique d'une telle perspective d'étude.

D’emblée, une idée force guide cette étude : les conséquences des migrations sont ressenties de part et d’autre dans les territoires de départ et dans les zones d’accueil. Il est donc indispensable de saisir les fondements et les conséquences produits par la mobilité des Tpuri dans les villes méridionales du Cameroun.

Tumne Mairabne

L'expérience d'une personne qui a grandi hors du pays tpuri

Maïdayang Pauline

Je suis Maïdayang Pauline, élève-professeur à l'École Normale Supérieure de Maroua. Née à Adoumri dans l'arrondissement de Bibémi département de la Bénoué, Région du Nord-Cameroun, je suis la fille de Wangso et de Wiwa résidant actuellement à Lagdo-Ouro-Kessoum. Je suis originaire de l'Extrême-Nord mais née et grandi hors de ce dernier. Ainsi, je vais partager mon expérience vécue entant que troisième génération de la diaspora sans faire abstraction de mes grands-parents et parents.

L'homme, pour survivre, est appelé à entrer en contact avec son environnement qui n'est pas toujours favorable à son épanouissent. Ainsi, le village regorge parfois certaines difficultés qui ne sont pas facile à surmonter parmi lesquelles l'infertilité du sol, la sorcellerie, le problème d'héritage et bien d'autres. Face à tout ceci, les grands-parents, à la recherche des meilleures conditions de vie, sortent du pays d'origine, viril, dans le département du Mayo- Danay, région de l'Extrême-Nord pour s'installer à Adoumri au Nord. En effet, le rendement agricole était devenu trop faible ce qui ne leur permettrait pas une bonne survie. Bien plus, ils cherchaient à s'intégrer dans la société moderne.

Il s'agit de s'ouvrir au monde extérieur, découvrir les autres dans leur mode de vie et culture à travers le commerce qui fut un succès et leur permettait de nourrir et envoyer à l'école leurs sept enfants parmi lesquels quatre garçons et trois filles dont mon père est le second. Quelques années après, les grands-parents décèdent à l'intervalle de deux ans. Dès lors, s'installe un véritable conflit entre les frères à propos de l'héritage. En fait, l'aîné se croyait tout permis. Il voulu partager l'héritage de manière injuste. Il était marié du vivant de leurs parents et devait permettre aux autres de doter chacun une femme. Il s'opposa à cette idée d'où l'intervention du Chef du village qui a pu trancher le problème. Toutefois, l'harmonie et la paix familiales n'ont pas repris leur cours. De ce fait, mon père, étant marié et père de deux enfants dont je suis l'aîné, a préféré quitter pour s'installer à Lagdo-Ouro-kessoum.

Ce changement de localité ne va pas sans difficultés majeures parmi lesquelles figure la barrière linguistique. En fait, lorsqu'on arrive dans une terre nouvelle, la première difficulté qu'on éprouve est celle de communiquer, la langue à utiliser. On est immédiatement taxé d'étranger. La langue constitue un frein au développement des relations avec les habitants de cette localité. Puisque dans mon village natal, on habitait le quartier tpuri où nous parlions que notre langue, il fallait dès lors se mettre à l'école d'apprentissage de la langue locale qui était le fulfulde, langue véhiculaire. C'était un village multi-tribal : une minorité des Tpuri, un peu plus des Moundang et Guiziga et une majorité musulmane. On se trouve ici dans une situation de diglossie où le fulfulde domine même dans les familles au point où on ne peut plus s'exprimer correctement en notre langue maternelle mais nous demeurons toujours chrétiens.

En outre, nous avons été victime de la discrimination tribale marquée par l'égoïsme des populations. Le tribalisme fut un grand obstacle dans la recherche du logement, des terrains cultivables et dans l'exercice du commerce que mon père a appris de mes grands-parents. Ce qui ne lui permettait pas de s'épanouir sur le plan financier, alimentaire et bien d'autres.

En plus, comme l'homme vit selon le milieu, il fallait s'adapter à leur rythme de vie. Ceci dit, on pratiquait désormais la riziculture en saison pluvieuse comme en saison sèche grâce à l'irrigation avec l'eau du barrage de Lagdo à travers les canaux. Nous sommes parvenus à nous installer et considérés désormais comme des fils et filles de ce village. J'avais beaucoup de compagnons : à l'école comme au quartier. Nous passions la plupart de notre temps à jouer au point de ne pas échapper aux coups de fouets. Nous n'étudions jamais au retour des classes. Mais, pendant les vacances ou saison pluvieuse, les jeux se transformaient en travaux.

J'avais quinze ans quand j'ai fait mon propre champ pour la première fois. Ceci parce que la vie était devenue difficile pour mes parents car ils ont été victime d'un vol. En ce moment, je passait pour la quatrième. En fait, comme tous les enfants de mon âge voire moins, il fallait cultiver le riz pour pouvoir payer les études. Ceci explique le manque de moyens ou l'irresponsabilité de nos parents.

Sur le plan scolaire, j'ai fait le primaire et une partie du secondaire à Lagdo et une autre au lycée classique et moderne d'Ebolowa où j'habitais chez mon oncle qui m'avait fait venir pour m'occuper de sa femme qui était malade puisqu'il n'était pas stable. Ici, l'intégration sociale n'a pas été facile. La discrimination était de taille les valeurs culturelles et morales ne correspondaient pas avec celle du Nord. Les normes régissant les relations sociales ne sont pas les mêmes. Je me souviens, le lendemain de mon arrivée avoir salué une voisine que ne m'a pas répondu. Est-ce parce qu'on ne se connaît pas ? Tout ceci nécessite une éducation nouvelle et une réadaptation sociale. Bien plus, la tenue vestimentaire n'est pas en reste. L'habillement étant une marque d'une culture ou d'un peuple, le pagne et mon teint faisaient mon identité. Je n'ai jamais changé malgré l'influence des amies

qui me traitaient de villageoise. A côté de ceci, j'avais également des difficultés à m'adapter aux nouvelles habitudes alimentaires. Habituée au couscous, nourriture préférée du Nord, j'ai souffert d'une terrible diarrhée quand j'avais mangé pour la première fois le met de pistache. Heureusement, je m'étais vite rétablie.

Après deux années passées au Sud à Ebolowa où je réussis le probatoire et le Baccalauréat, je retourne chez mes parents à Lagdo. Étant grande sur le plan intellectuel, moral et social et consciente du fait que la langue maternelle est le premier vecteur de la culture, je propose à mon père de nous amener dans notre village d'origine. Il avait refusé sous prétexte qu'il n'a pas de moyens financiers. Plumard, ma maman m'explique qu'en réalité c'est parce que mes grands-parents ne sont plus et mes oncles, eux aussi, se sont déplacés. En plus, il estime que ses oncles qui y restaient nous négligeaient.

Heureusement pour moi, je passe dans une école de formation située dans ma région d'origine. Toujours à la recherche de mes origines, j'ai pu découvrir le village maternel. Mais celui de mon père me restait encore inconnu car je ne connaissais le nom d'aucun des oncles de mon père et il y avait personne pour m'y accompagner. Une fois, une femme me demandait à quel clan j'appartiens malheureusement, je n'ai pas pu répondre avec exactitude. Elle s'en est moquée me traitant d'acculturée ce qui ne m'a pas plu. En réalité, la tradition, la culture et encore moins le clan ne sont pas connus de presque tous les enfants tupuri de cette localité où j'ai grandi. Il s'agit de certains rites et fêtes telles que le féo kake c'est à dire la fête du coq et certaines danses traditionnelles telles que le gourna et le waiwa. Néanmoins, quelques rares parents envoient leurs enfants au village à l'initiation. Ce qui leur permettait d'acquérir des valeurs importantes.

Un jour, dans une causerie avec les camarades tupuri, un jeune garçon parlait de lui et de ses origines. Il disait presque la même chose que papa nous racontait. Ceci attira mon attention et je m'approchai de lui pour d'amples informations. Il en ressort que nous sommes parentés, il me promit de m'amener au village si j'étais d'accord. C'est ainsi que les congés suivants nous sommes partis.

Arrivée à viri, mon grand-père, l'oncle de papa avait loué mon sentiment d'attachement à mon clan et était très fier de savoir que j'étais sa petite-fille. Il m'a bien accueilli, peut être parce que c'était la première fois. Ici, j'ai découvert beaucoup de nouvelles choses. J'ai appris la danse traditionnelle, à écraser sur la pierre. Le soir, autour du feu, des vieux, jeunes, femmes, enfants, tous se retrouvent pour partager le plaisir de la parole à travers les contes. A ceci, il faut reconnaître la fonction pédagogique, didactique ou éducative. Il s'agit d'initier les jeunes générations aux valeurs de la société par l'exaltation des vertus morales et la condamnation des vices qui peuvent entraver la cohésion et la continuité du groupe. Il faut également noter la solidarité, la charité, la loyauté, l'entraide etc qui règnent au village. Ce qui fait de lui un endroit euphorique. Les congés étaient tellement courts que je n'ai pas pu y déceler les aspects négatifs. Je me suis sentie chez moi.

En somme, le village d'origine reste et demeure un parent inoubliable. Il est vrai qu'après avoir éprouvé quelques difficultés à nous installer à Lagdo, il était également devenu comme notre village. Par ailleurs, le pays d'origine demeure meilleur pour la préservation et la pérennisation des valeurs culturelles d'une génération à une autre.

.

Tupuri.org : le site des Tpuri



Un appel. Un signe de ralliement. Un sursaut d'orgueil. Un mariage de modernité... Tout y va pour qui connaît le dynamisme de ce peuple, et aussi paradoxalement pour qui y juge le caractère réfractaire de l'acceptation de la modernité. Un site internet, une présence sur la toile mondiale, est-ce un effet de mode, une occupation de l'espace, une pérennisation de culture ?

L'initiative est privée, celle d'un féru de la culture tpuri, d'un grand et de la voix la plus autorisée dans le maintien et la sauvegarde de notre patrimoine, celle de GESSE ROY qui s'est assurément mis au service de notre communauté, notre peuple qui est, loin s'en faut, le dernier à occuper l'espace de la toile.

Ce site se veut aussi fédérateur, innovateur et promoteur d'une certaine identité, je dirai d'une identité certaine, pour une présence effective des Tpuri dans le concert des cultures.

Ce site se veut aussi et surtout rassembleur et créateur, rassembleur des forces culturelles, centrifuges dans le maintien culturel et centripètes dans la diffusion de notre conviction et de nos acquis culturels.

Ce site se veut enfin un centre d'expérimentation, un lieu d'essai et de brassage, de discussion et surtout de franche collaboration.

Nous avons besoin de vos critiques, de vos suggestions, de vos encouragements.

Je sais que les encouragements destructeurs sont parfois plus rapidement exprimés que les critiques constructives mais la caravane continuera à passer, n'en déplaise à ceux qui souffrent de voir le Tpuri émerger. Parfois et paradoxalement souvent nos propres frères sont les plus destructeurs de nos tentatives de pérennisation culturelle.

Pour notre part, nous continuerons à construire contre vents et marées, contre critiques et insultes d'émergence culturelle ! Pour que vivent la culture tpuri et les initiatives salutaires comme celles du TUPURI.ORG.

Cercle de Réflexion sur la Culture tpuri (CRCT)

Nous sommes un groupe de Tpuri et de personnes intéressées par la culture tpuri. Nous avons tous des orientations professionnelles et des intérêts personnels différents. Nous œuvrons cependant tous dans le domaine d'une identité culturelle bien comprise et exprimée. Plutôt donc que de se limiter, il nous a semblé plus profitable pour tous de laisser la liberté à chacun de réfléchir sur le thème qu'il trouve principal dans le milieu tpuri. Mais, ici encore, une souplesse s'impose. En effet, peut-être que deux ou trois personnes souhaitent réfléchir sur un même thème. Le groupe est ouvert à de telles initiatives. Un travail collectif est toujours plus riche.

Quelle forme a le Cercle de Réflexion? Ce groupe n'est pas une réunion de super-savants. Les articles peuvent être très longs, fouillés, truffés de détails, si l'auteur s'est investi longuement dans sa recherche, ou brefs s'il s'agit de rendre compte d'une expérience personnelle vécue mais significative au sein de la culture tpuri. Le groupe est une Communauté, sans hiérarchie, et surtout sans compétition. Son but est de témoigner afin que la culture tpuri ne soit pas à jamais perdue.

Ka'arang est un trimestriel. Il paraît le 1er janvier, le 1er avril, le 1er juillet et le 1er octobre de chaque année.

Il est l'organe d'information et de liaison du Cercle de Réflexion sur la Culture tpuri. Il contient des récits, des interviews, des poèmes, des biographies, des nouvelles, des commentaires, des informations se rapportant à la culture tpuri.

Ka'arang vit principalement des recherches, de la fantaisie, de la créativité et de l'engagement de ses lecteurs et des membres du Cercle.

Ce périodique est le produit de la coopération de plusieurs personnes.

Ainsi *Ka'arang* sert de porte-parole

Les contributions sont une documentation de notre travail. Elles créent une base de discussion. Elles revalorisent ainsi notre culture et sert de planche d'appui pour que nous ne soyons pas des naufragés de la culture, de notre propre identité.

Dans ce sens nous soutenons l'échange et la communication entre nous et contribuons ainsi au réveil de la conscience pour notre culture et participons à sa survie.

Ka'arang,

ce sont des débats houleux
le répertoire tpuri
la culture palpable
des techniques ressuscitées
des recherches minutieuses
C´est pourquoi Ka'arang!

Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!

Trimestriel

KA'ARANG

Organe d'information du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

Dans notre prochain numéro :

Les projets de développement : a-t-on oublié le pays tpuri ?



Ce qu'est Ka'arang : Ka'arang, la revue culturelle éditée par **Ka'arang** : Editions et Média. **Ka'arang** paraît trimestriellement, le 1er janvier, le 1er avril, le 1er juillet et le 1er octobre de chaque année. La revue traite de tous les domaines relatifs à la culture tpuri, les échanges culturels et économiques, la vie dans les sociétés traditionnelles tpuri, les orientations et dynamisme des sociétés traditionnelles, l'économie informelle, la littérature, les transformations de nos sociétés, les défis modernes, les échecs scolaires et universitaires, etc…

Historique : Née au début des années 1990, la revue culturelle Ka'arang, depuis le numéro 003 de janvier 1994 a connu une parution trimestrielle sous la coordination de M. Kolyang Dina Taïwé. En janvier 2011, la revue de culture tpuri est à son 41ème numéro.

Objectif principal : Ka'arang: Editions et Média recherche des abonnés afin d'assurer l'impression et la distribution de Ka'arang à travers les abonnements. Il en va de notre honneur et de notre survie culturelle.

Coût de l'abonnement de soutien : 20.000 F CFA.

Notre devise : **Etre présent là où le défi nous interpelle tous**

Ka'arang: Editions et Média
B.P. : 183 Maroua
Tel : 22 70 72 92
Adresse : Route de Pitoaré à Maroua, à côté du Club Kaliao

Faisons vivre Ka'arang par nos contributions. Il s'agit ici de notre honneur et de notre culture. N'oublions pas que ce sont les écrits qui restent et que les paroles s'envolent